Paroles d'un Voyant

suivi de

Paroles d'un Biskaïen

Héraclès Harixcalde Logan présente

Augustin Chaho

Paroles d'un Voyant

En réponse aux Paroles d'un Croyant

de L'abbé de la Mennais

suivi de

Paroles d'un Biscayen

1834

Conte - Spiritualité

Pays-Basque

EDITIONS
RESTALRIG

En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction et/ou divulgation de parties de l'œuvre dépassant le volume prévu par la loi est expressément interdite.

© Editions Restalrig, 2025

Relecture : Héraclès Harixcalde Logan

Édition : BoD · Books on Demand, 31 avenue Saint-Rémy, 57600 Forbach, bod@bod.fr
Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hamburg (Allemagne)

Impression à la demande
ISBN : 9782322598946
Dépôt légal : Novembre 2025

Il n'avait oublié qu'un point :
Ce fut d'allumer sa lanterne.

Florian,
Fable du Singe qui montre la lanterne magique.

Préface de l'éditeur

C'est avec une joie nostalgique que je présente ce petit ouvrage d'Augustin Chaho. En effet le fait de citer son nom évoque chez moi, comme pourrait le faire une odeur de crème solaire, des souvenirs d'une qu'enfance aussi joyeuse et insouciante qu'insaisissable, passée dans la rue Augustin Chaho à Saint Jean de Luz, entre les halles, l'école du centre et le fameux restaurant Chez Pablo.

Son nom était là, cité dans toutes mes formalités administratives, sans que je ne daigne le voir jusqu'à ce que je ne m'intéresse sérieusement aux auteurs et théoriciens de la langue Basque et à la littérature hermétique et mythologique. Augustin Chaho, né en Soule à Tardets, dont est d'ailleurs issue une large partie de ma famille, fréquenta assidument les bancs d'église bien qu'il assuma plus tard une certaine « hostilité » au christianisme organisé, du fait probablement de sa compréhension supérieure des loi naturelles et de son « don de voyance », et jusqu'il y a environs 30 ans, il tomba un peu aux oubliettes. Et pourtant, ce n'est pas un maigre héritage que laisse ce Basque francisant puisqu'il est l'inventeur du nationalisme social basque, de la formule Zazpiak-bat (7 font 1 en référence aux sept provinces de l'Euskadi) et qu'il eut un impact majeur sur l'unification grammaticale et syntaxique de l'Euskara, et sur la transmission de savoirs ancestraux comme nous le verrons ici.

Intellectuel, politique et franc-maçon (ou devrai-je plutôt dire hermétiste ?) nationaliste, presque un « racialiste » Basque mais toutefois orientaliste, car il tenta de rapprocher le basque du Sanskrit dans une unification des mythes religieux, Chaho s'inscrit dans le sillon d'un abbé Constant devenu Eliphas Levi, celui de l'homme libre porté d'une mission divine, celle de révéler à chacun le Christ intérieur, et ce conte hermétique constitue une riposte

nécessaire aux « Paroles d'un Croyant », puisque les coutumes du peuple basque sont bien antérieures au Christ « nazaréen ».

Le peuple Basque est craint et respecté en ce qu'il préserve une tradition orale qui se fond dans la nuit des temps et un langage unique en son genre. Reagan et Kadhafi, aussi éloignés qu'ils soient l'un de l'autre n'avaient-ils pas fait l'acquisition d'un Makhila, ce bâton de marche unique en bois de néflier ? Le conte de Chaho postule clairement des attributs particuliers des basques, comme un don de magie reçue d'on ne sait où, et on viendrait à se demander si, comme Fulcanelli le laissait entendre dans son analyse de la croix d'Hendaye, le Pays-Basque ne serait pas le point d'équilibre de l'univers tant recherché par la troupe d'"alchimistes d'Umberto Eco dans le Pendule de Foucault, et s'il ne constituerait pas une grande arche ancrée dans l'Océan Atlantique, adossée aux montagnes Pyrénéennes, terres d'Hercules.

Je ne voudrais pas polluer l'œuvre de Chaho en parlant trop de moi, mais ça me permettra d'introduire les Paroles d'un Biscaïen, deuxième ouvrage présenté ici, et je ne vois pas meilleur endroit pour exposer quelques théories à propos d'une providence trop bien ordonnée. Si vous avez lu mes ouvrages (*L'Apocalypse de Logan, Le Retour des Templiers*), vous connaissez probablement mon ascendance maternelle, le clan écossais Logan, descendants du premier roi d'Ecosse Robert de Bruce. Qui s'intéresse à la mythologie Basque aura entendu parler de l'histoire de la Princesse de Mundaka, cette princesse écossaise ayant fui un roi anglais pour se réfugier au Pays-Basque, et qui a donné naissance au premier seigneur de Biscaye, Juan Zuria dont Chaho fera mention ici. Cette histoire possède des similarités extrêmement étranges avec l'histoire de ma mère… Plus bizarre encore est la rumeur qui circule du côté paternel : le nom Harixcalde, dérivé de Haritçalde, serait issu de d'Eneko Aritza, ou encore Inigo Arista, suivant la prononciation

basque ou espagnole, qui fut le premier roi de Pampelune. Tout cela commence à faire beaucoup de coïncidences… si en plus de ça mon grand-père maître sauveteur-nageur à Biarritz n'avait pas sauvé le prince de Galles de la noyade en 1933, ce qui lui a valu une médaille de Carnegie pour actes héroïques mais pas d'article dans la presse…

Suite à cette petite mise au point je dois être assez légitime pour introduire les Paroles d'un Biscaïen, plaidoirie politique pour l'indépendance du Pays-Basque qui prend à partie la reine Christine (centralisation, progressisme, féminin) sur fond de première guerre Carliste (décentralisation, conservatisme, masculin) dans une critique du pouvoir centralisé madrilène, critique qu'on pouvait tout autant adresser à l'arnaque subie par les Basques aux Etats-Généraux à la Révolution française… Car on peut se demander si ce texte, écrit en Français et publié à Paris ne s'adressait pas tout autant à une France révolutionnaire.

Une chose est sûre, les Basques ne lâchent pas l'affaire, « segi borrokan », et on ne sera pas étonné qu'un siècle plus tard l'Allemagne nazie, prétextant d'une erreur, vienne bombarder la ville sacrée de Guernika et son chêne, tentant de détruire nos racines par la branche… mais c'est que le Basque se situe dans une temporalité toute différente des autres peuples, réglés sur le grand cycle cosmique, nous le sentirons bien ici. Et dans cette répétition inéluctable de l'histoire à laquelle nous assistons où se refondent les régionalismes politiques peut-être devrions-nous nous inspirer des *fors* Biscaïens sages et des conseils « Chahotiques » face à des états centraux qui ont perdu la tête.

Et je laisserai ici le lecteur en la bonne compagnie d'Augustin.

Irakurketa atsegina izan ! Bonne lecture !

PAROLES D'UN VOYANT.

Coup d'œil

De Dieu, le IAO sublime des voyants, émane l'Esprit, comme du soleil la lumière. Le soleil physique n'était aux yeux des voyants que l'image, l'ombre du soleil des intelligences ; et ils exprimaient par le même mot inspiré la vérité et le soleil. Ils appliquaient la même épithète descriptive au blanc soleil et aux blancs agneaux qui naissent vers le solstice. C'est ainsi que l'agneau solaire, appelé, suivant le dialecte, Ormusd, Osiris, Chourien et Christ, était parmi les voyants l'expression du voir, du savoir, de la science, de la lumière intellectuelle que les enfants de la nuit appellent civilisation. Les voyants antiques sont désignés dans l'histoire des barbares sous le nom de race du soleil et de peuple de Dieu. Ils vécurent libres pendant trois mille ans d'une douce et profonde paix, depuis le déluge de la rénovation terrestre.

Le Christ vivant, l'agneau solaire, éclaira durant l'âge primitif la gloire de leurs républiques, fédérées dans le jardin du midi. L'invasion des géants du nord, Celtes, Scythes et Atlantes, à la fin de l'ère primitive, changea la face de l'univers : elle précipita la société dans la barbarie, chute profonde dont l'homme ne s'est point encore relevé. A la liberté succéda la servitude ; à la lumière une profonde nuit ; au verbe méridional, expression vivante d'une civilisation sublime, les dialectes confus de Babel. L'inégalité civile, l'établissement des castes et le renversement de tout ordre naturel et social, suites ordinaires d'une conquête d'invasion, fermèrent toutes les voies à la diffusion d'une lumière nouvelle, et firent de l'éducation elle-même un privilège de position aristocratique, de richesse et de loisir. La vérité prit le voile du sphinx et s'enferma dans le temple d'Eleusis. L'étude de la langue sacrée devint indispensable pour s'initier aux mystères de la science et de la philosophie. Le sacerdoce eut pour berceau l'académie des vieillards, enfants de la nuit. Là fut savamment forgé, en quelques siècles,

l'infâme joug que des prêtres ambitieux ne tardèrent point d'imposer à l'ignorance superstitieuse et à la crédulité des Barbares.

Les mots mythe et matérialisation sont synonymes dans les dialectes des enfants de la nuit. La perte du verbe méridional, primitif, inspiré, divin, créa la nécessité du mythe comme expression sensible de la vérité. Le barbarisme du langage avait en- imagé l'esprit humain à travers ce voile fantastique se multiplièrent devant lui dans les régions intellectuelles des illusions d'optique que rien ne pouvait rectifier. De l'impossibilité de parler à l'oreille et à l'esprit du barbare naquit le besoin de parler à ses yeux, de revêtir chaque vérité de pensée de sa forme extérieure, physique, immuable. Or, le vocabulaire inspiré des voyants, si riche, si varié dans ses dialectes naturels, était vivant et pur : il exprimait dans sa vérité divine les rapports essentiels des êtres.

Les académiciens-prêtres, en créant le système des mythes religieux, prirent invariablement pour guide le verbe des voyants méridionaux. Les voyants avaient étudié d'un œil investigateur les lois des êtres dans l'ordre de leur individualité, et l'enchaînement de leurs rapports avec l'harmonie du grand tout. Ils s'étaient élevés ainsi jusqu'à la loi universelle, la cause permanente, première, qui est Dieu, le Iao. Le barbare, frappé de cette admirable variété de phénomènes naturels dont il ignorait les lois intimes et le jeu mystérieux, déifia tout bonnement les causes secondes : il en fit autant de dews ou de génies, depuis le dews qui gouverne le tonnerre jusqu'au dews qui fait éternuer le Persan et qu'il invoque dans ses prières.

Tout dews idéal ramené à la corporéité du mythe décèle un emprunt fait par les prêtres des barbares au verbe méridional primitif. La preuve de cette assertion sera quelque jour de la part du voyant l'explication comparée de tous les mythes connus dans la religion universelle. Les voyants ont écrit que la volonté de l'Esprit a créé par la parole, dès le commencement, la lumière des mondes. Le mythe que les prêtres égyptiens consacrèrent aux créations de l'intelligence

est fort ingénieux. Ils représentèrent l'esprit créateur par le dieu Kneph, dont le nom en dialecte-nord signifie plume ; et pour figurer l'opération du verbe inspiré ils posèrent l'œuf-monde sur ses lèvres. Kneph tenait à la main un sceptre, emblème de l'empire qu'il exerce par la volonté ; sa tête était surmontée d'un bonnet royal, de plumes légères, pour marquer la fugacité de sa nature aérienne. La couleur de son vêtement olympique était celle de presque toutes les déités indiennes, le bleu de ciel ou Narayana, et rappelait son origine céleste.

Le Kneph égyptien, cette forme savante d'une vérité idéale, représente ainsi l'esprit dont l'homme s'éclaire, et dont le soleil pur des voyants, le *Iao* sublime, est l'océan divin. L'ignorance crédule, la grossière équivoque, les vaines terreurs excitées avec art et fomentées avec persévérance par les oppresseurs de l'humanité qui s'en firent un instrument tout puissant de domination sur des peuples dégradés, avilis, tels sont les anneaux qui rattachent aux anciens mythes la filiation bizarre des superstitions du barbare et la longue chaîne de ses erreurs. Les voyants du midi adoraient en esprit le Iao suprême, source vive, océan divin d'intelligence infinie, soleil pur d'éternelle vérité : les barbares adorèrent le feu solaire.

Les voyants exprimaient par le même mot inspiré le feu et le serpent ; le serpent fut en conséquence choisi par les académiciens-prêtres comme mythe du principe igné, spiritueux. Et les barbares, après avoir adoré le dragon solaire dans le dieu Bel ou Bal, adorèrent bientôt après le serpent reptile. L'idolâtrie et le fétichisme naquirent presqu'en même temps parmi les enfants de la nuit. Voilà pourquoi Seth ou Satan, le substitué, le serpent fut choisi par les Chaldéens-prêtres comme emblème caractéristique de la superstition et de la barbarie. Les Brames lui donnèrent le nom de *Chub*, les Égyptiens l'appelèrent *Typhon* ; et de *aer* serpent, et de *man* homme, les mages firent *Ahriman*, qui est le nom du mauvais génie, rival d'*Ormusd*. Et du jour où l'idolâtrie des mythes eut remplacé le théisme pur des voyants, il fut littéralement vrai de dire que le peuple de Dieu avait

disparu de la terre, détruit par le peuple féroce et corrompu de *Satan, d'Ahriman, Typhon et Chub*.

Les prêtres christicoles disent fort bien que les barbares anciens adorèrent les dews, les diables dans leurs idoles ; mais ils n'ont pas eu l'esprit de se douter que tous ces mauvais génies sont les vains fantômes de l'erreur. De l'ère ancienne à l'ère moderne rien n'est changé : l'Orient est toujours idolâtre et l'Occident christicole depuis la seconde invasion ; au nord les dews règnent en souverains dans les ténèbres, le Midi est ignoré. Les anciens voyants avaient le polythéisme en horreur, et lui donnèrent dans leurs allégories le surnom de Bête. Le Bête moderne est le *christicolisme* ; les voyants l'appellent Infâme, et l'Infâme mourra de leurs mains.

Le mythe du serpent, en science physique, représente tour à tour les feux du ciel, le soleil, les astres, et le feu central de notre globe. Et lorsqu'au mot de grand serpent, de grand dragon, le barbare superstitieux s'imagine un boa monstre, à plusieurs têtes, les voyants disent en langage figuré que le barbare est fils de Seth, qu'il est esclave du serpent. Vienne l'homme ou un fils de l'homme, en qui s'est incarné la vérité, du Verbe divin, un révélateur-Christ, et il lui sera donné d'affranchir le genre humain de cette honteuse servitude. Il descendra vivant au plus profond des enfers ; il ouvrira par la science l'œuf géodésique, et montrera au barbare, à la place du dragon, le lac du feu intérieur. Et ce sera là la victoire d'Œdipe sur le sphinx, dont le prix est une couronne. Et l'esprit du barbare étant illuminé sera délivré du serpent ; le diable, le dragon, sera tué, mourra, s'évanouira dans son imagination : où l'erreur n'est plus, la vérité reste. Allégorie imaginée par Buddha l'Indien, renouvelée par l'école israélite et dont le voyant s'est fait l'application à lui-même pour mieux en faire ressortir le sens caché.

La vérité divine s'est manifestée en principe à l'homme intelligent par la vivante lumière du Christ, qui est le soleil. Le Verbe primitif est son expression naturelle, le dépôt de ses oracles est dans l'Ecriture, et les voyants lui donnent alors le nom de Loi qui n'a pas encore été

défini. Le livre de la loi, le livre de vie dont il est si souvent fait mention dans les anciennes cosmogonies, désigne la littérature des voyants.

La Bible des Juifs, les Vedas indiens, le Zend des anciens Parses, les Evangiles samanéens et chrétiens, le Koran lui-même, ne sont que des abrégés allégoriques puisés à des sources primitives par les civilisateurs des enfants de la nuit. Le présent se nourrit d'erreurs, l'avenir n'est point encore, la renaissance du genre humain est déjà loin dans le passé ; à côté de son berceau la vérité se montre assise. Gloire aux voyants qui ont écrit dans leur âge qu'aux sons d'une lyre harmonique la ville sainte, la cité de Dieu s'éleva d'elle-même au désert comme par enchantement ! Pourquoi s'en laisser imposer par de vains mots auxquels le barbare ignorant, toujours dominé par son imagination, attache de si étranges idées ?

Le règne de Dieu et de son Christ représente tout simplement la fédération primitive, l'état social et la civilisation populaire des voyants. La ville de l'agneau, la ville solaire, Sara la brillante, l'épouse chaste et libre porte un nom divin ignoré des enfants de la nuit. Elle a eu pour emblèmes chez les barbares Sisparis, Héliopolis, Jérusalem et la Kaaba de la Mecque, bâtie, suivant la tradition des Arabes, par Abram, le père sublime des voyants. Les Scandinaves donnent à la cité sainte le nom *Asgard* ou terre des seigneurs. À l'entrée du mystérieux édifice est Janus, le portier solaire, armé de sept fleurets pointus : il ouvre aux voyageurs de la nuit la porte orientale, et les fait asseoir au banquet de vie avant de les introduire dans la salle des trônes où siègent depuis les siècles trois sublimes vieillards.

I

Un orphelin de la race des voyants naquit sur la terre un âge après le prophète de la Perse ; et, comme le prophète, il éclata de rire au berceau, à l'aspect de l'homme tombé.

Et l'orphelin ayant appris par la tradition de ses pères que, depuis le jour où Chub le dragon séduisit l'homme et la femme, la vérité était cachée dans les entrailles de la terre, il résolut de chercher la vérité. Il se mit à bêcher jour et nuit un petit jardin que son père, en mourant, lui avait laissé pour héritage ; et chaque jour il creusait plus avant, oubliant le manger, le boire et le dormir. Plus d'une fois Chub essaya de lui faire abandonner son entreprise en cherchant à l'épouvanter par des clameurs qui n'avaient rien d'humain, en envoyant contre lui des légions de fantômes et de darwands. Plus d'une fois les génies de la nuit, les dews sinistres, hurlant en chœur, frappant sur l'airain, agitant dans leurs mains de grandes croix, des torches funèbres, se dressèrent à droite, à gauche, derrière lui, devant lui, hideux et bizarres.

Ce fut en vain. Il avait juré, dans son cœur d'enfant, de chercher la vérité pour la dire aux hommes jusqu'à mourir et mourir de toute mort. Il n'ignorait point que le présent est comme l'air subtil qui n'a point de consistance, et que les choses à venir ne peuvent se refléter aux yeux de l'homme que dans les profonds lointains du passé. Il creusa donc la terre, infatigable mineur, et vivant il descendit comme la taupe à travers le mur de séparation décrit par le Koran, jusqu'à l'une des sept portes de bronze qui, tout-à-coup cédant au choc de sa bêche, s'ouvrit ; et il se trouva seul dans la région d'Enfer. Là, Chub le dragon, roulé sur lui-même en plusieurs cercles, dormait profondément, et ramenant au milieu sa tête horrible, la laissait peser de tout son poids sur les genoux d'une femme assise ; la femme séduite. Et la femme penchée sur le dragon, sous le charme d'un sommeil magnétique, portait sur son front décoloré sa paupière

gonflée, son front nuagé, ses lèvres bleues, les marques d'une inexprimable angoisse ; mais son visage conservait encore l'expression d'une beauté divine, et un collier d'or prêt à se détacher de ses longs cheveux laissait pendre un petit soleil semblable à une opale terne. L'orphelin, muet et pâle, parcourant des yeux cette vision étrange, respirait à peine, et dans le silence de ces lieux profonds il entendait son cœur battre... Puis, lorsqu'il eut regagné l'habitation des hommes, sous le soleil, une voix du ciel fit entendre ces paroles :

Allez au rivage de la grande eau, cherchez des yeux le rocher le plus élevé. Là, un pigeon a fait son nid depuis les siècles et couve un œuf. Chassez l'oiseau, cassez l'œuf. Et l'orphelin fit comme il lui avait été ordonné. Et sur le coup même qui brisa l'œuf du mystère, un tonnerre épouvantable ayant fendu la terre jusqu'aux pôles, à la place du dragon et de la femme assise, le voyant aperçut comme un océan de feu qui tourbillonnait avec des flots d'une écume verte et blanche et des torrents d'une noire fumée. Puis le globe, aspirant comme un vaste soupir le mugissement de l'abîme, se referma tout-à-coup sur lui-même. Et à la place où était autrefois le petit jardin s'élevait une montagne, et dans la direction du souterrain creusé s'ouvrait, béant, sous le ciel, le cratère d'un volcan...

Alors une jeune fille vint d'un pas léger au-devant du fils de l'homme, et lui passant autour du cou son joli bras nu : Jardinier que les fleurs aiment, tu es vraiment Christ, vraiment Sauveur ; car tu as mis à mort le dragon dont je fus l'esclave. Béni sois-tu ; je suis la vérité ! J'ai dormi sous le charme un temps et un demi-temps, et durant ce long intervalle, seuls, deux enfants de la nuit sont venus s'asseoir aux bords de ma couche. Mais toi, fils du soleil, tu m'as rendue libre pour les siècles ! Reçois le baiser d'amour qui est le prix de ton destin. Tu écriras sur mes genoux le livre de vie, et tu laisseras tomber dans la nuit de l'âge, comme un météore agréable aux yeux, le symbole des voyants.

II

Au nom de Dieu. A tous les enfants des hommes qui peuplent la terre, paix, lumière et liberté. L'eau du fleuve poursuit son chemin, le Temps s'écoule, le troisième âge depuis le déluge a dépassé la moitié de son cours... il roule, pénible... heureux l'avenir ! Que celui qui lit comprenne bien ce qu'il lit : le règne de la vérité commence, les prophéties des voyants vont s'accomplir. Enfants de la nuit, le septentrion est noir, mais le midi se fait moins sombre. Ormusd darde ses flèches divines sur Ahriman. Les flèches d'Ormusd tracent dans les ténèbres des sillons lumineux : chacune d'elles perce un dews, et resté sur lui comme un point de clarté. Les ombres roulent comme des vagues amoncelées ; un souffle puissant les refoule de plus en plus vers le nord. Enfants de la nuit, le temps approche ; les voyants vont entrer dans leur gloire ; et, colombes légères, les messagers de l'esprit ont glissé dans les oreilles intelligentes des mots mystérieux. Soyons prêts.

Le sépulcre d'Osiris s'agite et tremble avec des frémissements aériens, comme le tissu soyeux où le papillon se débat impatient de sortir au jour et de déployer ses ailes. L'œil de Brama s'est ouvert : le feu jaillit de sa prunelle. Brama a dormi son sommeil. Il n'est plus ce ciel fantastique et noir où pendait immobile un fanal morne et sanglant, un soleil d'erreur autour duquel les oiseaux de la nuit voltigeaient d'une aile pesante. Le jour se lève, le vrai ciel apparaît haut et serein ; le vrai Christ, le Christ de nos pères, l'agneau des bergeries célestes inonde la terre d'ineffables clartés. Oh ! que la nuit a semblé longue et cruelle au petit nombre des voyants, lorsqu'enveloppés du manteau noir ils erraient tremblants dans les ténèbres, et que le pâle fantôme du crime, avec des hurlements entrecoupés et des rires d'enfer, marchait à leurs côtés et pas à pas les suivait armés du fer et du tison ! Lorsque solitaires dans la patrie des ruines, cachés sous les tombeaux de leurs aïeux, ils soupiraient

après la délivrance et mesuraient la longueur des heures au clepsydre du souterrain !

III

Salut, fraîche aurore du jour nouveau ! Le coq chante, les dews ont fui, le chien nocturne de Hela l'aboyeur rentre dans sa caverne. Le maître vigilant s'est levé : il fait partir les ouvriers pour sa vigne ; il donne leur tâche aux moissonneurs. Quel est cet ouvrier infidèle dont l'habit souillé n'offre point la livrée du maître ? Par quels chemins a-t-il passé pour venir jusqu'à nous ? Il marche d'un pas vagabond et tient dans sa main droite une branche dont il sème les feuilles sur la route. C'est une branche de l'arbre si funeste au genre humain, l'arbre d'erreur que la hache des voyants doit couper à la racine et jeter au feu. Ces feuilles ne sont point celles de l'arbre de vie dont il est écrit qu'elles guérissent les nations. Elles ne peuvent qu'envenimer les morsures dont l'Infâme a couvert l'humanité ; et l'infidèle porte sur le crâne, et sur le front, et dans ses mains, le signe de l'Infâme.

Parfois, la vérité se mêle à l'erreur dans les paroles du faux prophète ; mais ses visions ne sont que rêveries toutes les fois qu'il parle du Serpent, du Joug, du Christ et de la Loi. Le croyant ignore ce qui a été, et lui-même il ne sait pas ce qu'il croit. Les sceaux du livre allégorique sont fermés pour lui : le portier d'Asgard ne lui a point confié les sept fleurets pointus qui percent les mystères : il ne s'est point entretenu avec les trois sublimes comme la prophétesse de Riphil. Qu'il est beau, le palais magique où naquit la Voluspa ! Le palais enchanté d'Asgard, élevé sur les montagnes avec son toit d'or sous un ciel bleu ! Le phénix plane sur le brillant édifice comme l'alouette des champs qui, guettée au matin par l'oiseleur, voit au loin tournoyer sur la plaine un miroir éblouissant.

L'Agneau, le Christ, Osiris, Ormusd lui-même éclaire les murs transparents de la cité. Un fleuve sans nom roule des flots limpides le long de ses avenues circulaires, entraînant dans un léger esquif un vieillard qui passe et repasse. Ce sont les voyants qui, dans la sérénité de l'âge primitif, ont bâti la ville de lumière. Ils ont planté au milieu du jardin l'arbre du conseil qui donne un si frais ombrage : joyeux, ils ont dansé tout autour en chantant.

La terre s'est couverte de fleurs sous les pas des hommes voyants et libres : elle a nourri longtemps avec amour les républiques du soleil. Ce fut beau ! Voyageurs dans la nuit funèbre de l'âge passé, Jésus l'Israélite et Budda l'Indien ont porté leur ignorance jusqu'à la ville ; et revenus voyants et lumineux, ils ont mérité parmi leurs frères le surnom glorieux de Christ. Étoile de l'Iran, Zoroastre, avant de se lever sur la Perse, a passé sa jeunesse dans la cité des Péris ; et, fatigué de sa course jusqu'à l'Iram, le cheval blanc de Mahomet s'est baigné tout poudreux dans le fleuve. Chacun de ces hommes divins fut prophète et brilla dans son âge comme un soleil. Pourquoi, follement, tente-t-il de s'élever au ciel, pour retomber et s'éteindre, ce feu errant des marécages sur lesquels planent de mortelles vapeurs ? Sache, croyant de la nuit, qu'auprès du Christ vivant, allumé par le souffle de Dieu, il n'est point de place pour toi parmi les grands astres.

IV.

Voulez-vous savoir les choses futures ? Evoquez sur la grande eau les souvenirs du passé ; quand la vague au soir s'aplanit, et, prête à s'endormir, brille comme un cristal aux rayons du soleil couchant.

Une vierge, poursuivie par le grand serpent, s'enferma dans un taureau d'or qui fut jeté à la mer, et les flots le poussèrent en dix jours jusqu'à des rivages inconnus. La jeune fille était blanche et s'appelait Europe, d'un mot expressif qui signifie élevée sur l'eau. Vous avez une sœur à l'occident, blanche Europe, une sœur au teint rouge, aux pieds cuivrés : elle tient une rame dans sa main droite, et toute nue, sous le soleil, laisse voir sur sa poitrine les images de la tortue et du serpent. Vous avez une autre sœur au midi, une sœur noire mais belle, qui parle le langage du sphinx et se couvre de la tête aux pieds d'un voile mystérieux. Et toi, femme jaune et voluptueuse d'Orient, dis-nous quel fut le jour de ta naissance !

Les voyants ne l'ignorent point : ils savent le jour, ils savent l'heure. L'heure terrible où Chub le grand serpent, mordant sa queue enflammée, féconda les mondes dans le sein du profond Vichnou, et fit apparaître sous l'œil de Brama les jardins terrestres, L'œil solaire a vu, durant l'âge primitif, les hommes du midi disperser leurs colonies vers le nord, le long des terres nouvelles sorties du sein des eaux.

Il les a vus ériger sur leurs pas quelques images de la ville sainte, dont la place publique est ombragée par le chêne du conseil ; mais les géants du nord ayant fait une invasion dans le midi, trois mille ans avant le Nazaréen-Christ, trois mille ans après le grand déluge, détruisirent leurs remparts de gazon tout plantés d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute espèce. Oh ! elle fut sanglante et terrible la première invasion des géants du septentrion, qui effaça de la terre méridionale la république des voyants ! Mais c'est à l'Esprit à édifier ce qui a été abattu par le sabre.

V.

Il est écrit qu'Ormusd mit trois mille ans à créer la nation sainte des Péris. L'invasion d'Ahriman, à la fin de l'ère primitive, termina son règne céleste. A la tête des géants surnommés Perses, marchait Kaïamors, le premier roi géant de race blonde, qui fonda sur les débris de la république divine la monarchie des mages septentrionaux.

Le miroir solaire, Giam le pacifique, tomba sous le fer de Kaïamors, laissant comme un trophée inutile à la grossière ignorance du vainqueur, son bouclier astronomique orné de sept cercles lumineux. Le Persan farouche fit graver sur le tombeau de sa victime cette inscription adressée à l'avenir : Qu'est devenu le peuple de Giam? Regarde ce que le temps en a fait ! Vers le même temps, la conquête des géants surnommés Veders ou hommes des bois ; détruisit dans l'Inde l'illustre race du Soleil, et aux républiques de l'agneau Chourien , succéda la monarchie de Sandragoutter et des Brames, enfants du nord.

Dès ce jour commence pour les Indiens l'ère de mélange et de corruption qu'ils appellent kaliougam. Un demi-siècle après, l'invasion des géants Atlantes termina dans l'Afrique le règne du soleil, et son trône fut usurpé par le noir Typhon. Le brillant Osiris, l'ancien des jours, le Christ antique, expira sous les coups du destructeur et du méchant ; et long-tems ses membres épars devaient joncher la terre, long-tems ils devaient rester renfermés dans un coffre mystérieux jusqu'au jour de sa résurrection glorieuse. Isis recueillit soigneusement les débris du cadavre de son époux lacéré. Elle rattacha chaque membre à une statue de cire qui représentait Osiris, et confia leur garde aux prêtres de l'Egypte. Mais il fut impossible de retrouver les organes de la génération qui avaient été jetés à la mer (symbole du temps).

Les voyants, par ce dernier trait de l'allégorie, voulaient proclamer que le Typhon ténébreux avait mis un terme fatal aux créations de

la lumière, et que l'esprit social venait d'être frappé d'une incurable stérilité.

VI.

Un homme fort et méchant, et maudit du ciel, s'en alla de nuit, saisit quelques- uns de ses frères pendant qu'ils dormaient, et les chargea de chaînes, dit le croyant.

En vérité, croyant de la nuit, ce n'est là qu'une vision d'erreur, et le voyant te chasserait de sa république, couronné du laurier des poètes. Tu n'as point échappé toi-même à la fascination qu'exerce sur les vues faibles le regard puissant du dragon, Et c'est le serpent subtil qui s'est glissé jusqu'au chevet où s'endort ta pensée, pour te souffler, durant le sommeil, ce rêve mauvais. Réveille-toi. Le premier des forts et des médians fut Kàin le géant qui tua son frère Abel, l'homme du soleil, le voyant, le juste. Cela est écrit. Mais le croyant, si versé dans l'intelligence des écritures, ignore-t-il que le géant représente tous les géants enfants des ténèbres, et l'homme-soleil toute la race des voyants ? Ignore-t-il que des milliers d'hommes ne forment qu'un, lorsqu'on les appelle peuple ; que des milliers de peuples ne forment qu'un, lorsqu'on les appelle genre humain ? Et que le genre humain, tout comme s'il n'était qu'un seul homme, reçoit alors le nom expressif d 'Adam ? Quant à ce jour de deuil où la terre noyée de sang resta veuve d'un peuple de frères, et où la fraternité des hommes libres ayant cessé, il y eut des esclaves et des maîtres : cette révolution ne fut point l'œuvre de la brutale paresse et de la perversité d'un seul homme, ni de quelques-uns. La servitude, fille du nord, a pour père le génie de la guerre et pour mère la conquête d'invasion. Et dans le premier combat qu'Ahriman engagea contre Ormusd, l'on vit le nord et le midi lutter avec une valeur égale, mais non point avec le même succès, fer contre fer et race contre race. La vérité est dans les choses qui se sont accomplies,

et les voyants seuls la connaissent, parce qu'ils sont les premiers nés de la terre et qu'ils ont l'œil simple et droit. Ormusd, Ormusd seul a la science du vrai : Ahriman est ignorant. L'enfant de la nuit, au lieu de savoir, croit ; au lieu de penser, il imagine ; et ses rêves enfantent l'erreur.

VII.

Quand une ruche d'abeilles est trop pleine, les jeunes essaims s'envolent aux rayons du soleil matinal et s'en vont plus loin fonder des colonies au bord des clairs ruisseaux, parmi les fleurs dont elles aiment le suc.

Quand les sauterelles, ayant dévoré toute l'herbe fraîche, ne trouvent plus rien à manger aux lieux de leur naissance, elles s'enlèvent au même instant par volées bruyantes, poussées vers le septentrion comme des nuées épaisses, par le souffle brûlant du désert.

C'était un printemps du premier âge, dès le matin. Au midi le ciel était pur, l'air tempéré, la terre verte et parée, et par moments la grande voix mystérieuse de la nature confondant ses harmonies en vagues murmures, en brises d'amour, faisait soupirer les jeunes filles, et un feu secret se glissait dans leurs veines et leur cœur battait plus vite. Et au nord l'ours dormait dans son antre, les lacs couverts de neige étaient glacés, le ciel tendu d'un voile grisâtre ; un souffle aigu, balançant les pins funèbres, leur arrachait en passant des frémissements plaintifs, puis la terre des géants reprenait son silence. Au midi, les blés étaient entassés dans les greniers du patriarche et les greniers craquaient sous leur poids ; les celliers regorgeaient de fruits, les tonnes remplies d'huile y étaient rangées avec ordre ; un pain délicieux couvrait la table du maître, il buvait son vin dans des coupes d'or, et ses troupeaux, conduits par les bergers comme des armées, se répandaient innombrables dans les

plaines. Et au nord, l'hiver rigoureux avait frappé de mort les troupeaux du Scythe ; ses enfants étaient maigres et affamés, et ils pleuraient et criaient ; et dans des cabanes enfumées la noire écorce des arbres était le seul pain des géants :

En ce moment le soleil se leva, salué au midi par le chant des petits oiseaux et par la voix du barde sublime qui, le premier, fit entendre sur la montagne l'hymne des voyants. Et la terre des géants ne vit point la face de l'astre ; elle ne rompit point son silence de mort, le ciel resta nébuleux, et la tempête ayant soufflé, les nuages s'épaissirent et la neige tomba. Et la neige ayant cessé de tomber, le Scythe entrouvrit la porte de sa cabane et une lueur blanche dans le ciel noir indiquait le vol du phénix ; et la femme dit à l'homme : Le géant aime ses enfants, il aime sa compagne, et sa compagne et ses enfants le chérissent ; mais bientôt ils vont mourir, car il ne leur apporte point de nourriture et ils ne mangent point. Les troupeaux sont morts ; il n'y a plus de lait ni de beurre dans la cabane : l'écorce des arbres est amère et les géants n'ont plus d'autre pain. Le géant est fort, il est brave, il a des armes. N'est-il donc point de terre heureuse qu'il puisse conquérir pour y élever une cabane ? Allons vers le pays de la lumière où coulent des ruisseaux de lait et de miel, où Bel le dragon fait mûrir les pommes d'or sur une tige céleste, et où les magiciens possèdent des secrets merveilleux. Allons ! A ces dernières paroles le front du Scythe, assombri de tristesse, rayonna, et regardant la femme et les enfants avec des yeux d'amour, il répondit : La femme est divine, elle est douce, et l'Esprit lui inspire ce qui est bien. J'irai dans la terre de délices, je chasserai les hommes qui l'habitent et je la laisserai en héritage à mes enfants.

J'apporterai à ma compagne les pommes d'or que j'aurai cueillies pour elle, et devenu un grand magicien, je commanderai en Dieu à la nature. Et le géant sauvage, s'élançant au fond de sa hutte, prit sa hache de fer et la brandit sur sa tête, et son œil orageux brilla d'un feu sombre ; et se dressant de toute sa hauteur, il cria d'une voix terrible : Le géant est fort, il est brave, il a des armes ; allons !

Et le cri guerrier retentit de cabane en cabane dans la terre des géants, et jusqu'à la nuit et durant la nuit, l'on n'entendit que ce cri mêlé au bruit des tempêtes : Allons ! Et le lendemain cent mille partirent ; et le neuvième jour neuf millions de géants étaient en marche pour l'Inde, pour l'Ibérie et pour l'Afrique. Et à la tête de chaque armée marchait un géant fort et puissant qui s'appelait Roi;

Mais les géants étaient encore des hommes libres. Et à chaque halte ils plantaient une épée nue en terre ; et, s'assemblant autour du roi, ils délibéraient en commun comme des frères. Puis, quand ils se remettaient en marche, les dogues agiles bondissaient joyeux, et courant en troupes devant eux, hurlant et aboyant, répondaient aux cris des Barbares.

VIII.

Et il se livra des combats, homme contre homme, voyant contre géant ; il y eut des massacres et des batailles. Tout champ du midi fut couvert de sang et de ruines, tout fleuve roula dans ses flots des cadavres. Il y eut des vieillards sans défense égorgés dans leur lit, des femmes enceintes ouvertes par le fer et des têtes de petits enfants écrasées contre la pierre. Il y eut des maisons brûlées, des villes prises d'assaut et dévorées jusqu'au ciment par l'incendie. Mais les pyramides restèrent debout ; monuments solaires, du haut desquels parlera durant des siècles la gloire de la race antique des voyants.

IX.

Et alors, informe, épouvantable, s'élança des ténèbres du septentrion le monstre qui porte écrit sur le front quatre noms de mystère : Typhon, Satan, Ahriman et Chub.

Et on le vit ramassant par toute la terre des ossements humains et des crânes, bâtir avec ces ossements et ces crânes la cité d'Enfer. Puis, étant monté sur la tour la plus haute de la cité, il étendit comme un filet d'orient en occident de lourdes chaînes.

Puis, étendant ses deux grands bras en forme de croix, il entonna en chœur, avec tous les dews, un chant horrible dont le refrain était celui-ci : Malheur, malheur à l'homme vaincu ! Et à mesure que le chant des mauvais génies retentissait avec plus de force sous le ciel, une grande lumière s'éclipsait au midi. Et l'Esprit lumineux avait quatre noms divins : Ormusd, Osiris, Chourien et Christ ; et il ressemblait au soleil par le visage, et par l'âme à la vérité de Dieu. Et il s'éclipsa par degrés et peu à peu descendit dans la nuit de sa tombe, et disparut comme une clarté plongée sous les eaux. Et les voyants qui veillaient attentifs entendirent une voix souterraine murmurer en fuyant : Malheur à la victoire !... Et alors fut la nuit, la nuit infernale... Heureux l'avenir !...

X.

L'homme du midi, le voyant, pris sauvage dans l'arche des montagnes. L'histoire de son perfectionnement dans la jeunesse lointaine du monde ;

L'harmonie et l'ordre, inhérents à l'état social dans ses conditions primitives d'indépendance et de liberté ; La loi d'amour, de fraternité, de grâce telle que le Nazaréen l'entendait, antérieure à toute convention, à tout contrat écrit ou supposé ; La simplicité des mœurs nomades et agricoles, générale parmi les voyants durant l'âge patriarcal ; La paix, inaltérable, entretenue par le mouvement uniforme d'une population croissante qui ne faisait que déployer ses colonies sur des continents inhabités et des terres vierges et fertiles ; La grande famille des peuplades méridionales, unie d'orient en occident par un Vaste réseau de fédération ; L'universalité d'une civilisation commune à des peuples de même race, sortis du même berceau, et les liens affectueux resserrés par cette communauté d'origine, de langage, de mœurs et de lois ;

L'émulation, que tant de créations presque magiques devaient inspirer au génie national ;

L'idiome improvisé, la parole animée par le chant et la danse, les arts inventés, les sciences prenant un essor rapide ;

Les hardis monuments élevés par la main des patriarches, les lacs creusés, les mers comblées, la couronne d'Osimandias posée au haut des collines, les pyramides construites par le voyant, aiguilles gigantesques de ses cadrans solaires ;

Le calendrier, lu dans le ciel en lettres de feu, l'ordre des travaux agricoles réglé sur la marche des saisons et les révolutions astronomiques célébrées par des réjouissances générales ;

L'épouse de Memnon-Soleil, d'Ormusd, d'Osiris, de Chourien, de l'agneau, du Christ, la belle Éthiopienne sculptée par le voyant

jusqu'à la ceinture, laissant admirer les gracieux contours de sa nudité ;

La nature, partout imitée, partout reproduite dans ses harmonies, le langage vivifiant de la pensée ingénieusement fixé par l'écriture ;

Le livre de vie, garni dans toutes ses pages avant d'être scellé, la coupe symbolique remplie jusqu'aux bords d'une eau pure et réfléchissante ;

La diffusion de la lumière intellectuelle, l'agneau solaire, le Christ, éclairant dans toutes leurs voies des hommes libres et justes ;

Enfin la vraie loi, la loi naturelle, étendant ses chaînes de fleurs sur les adorateurs de la vérité, peuple nombreux et florissant, qui n'eut pour le Iao sublime d'autre prière que les chants de ses bardes improvisateurs et ses cris joyeux d'applaudissement, d'autre culte que ses brillantes fêtes sous le chêne de la liberté, au pied duquel la sagesse des vieillards rendait ses oracles...

Voilà, croyant de la nuit, une philosophie ignorée de nos jours partout où les ténèbres d'Ahriman ont passé ; et je ne suis pas surpris qu'ayant lu pour le dénigrer le plus éloquent de vos sophistes, ton esprit n'ait adopté de ses idées que l'erreur du Contrat Social.

Les hommes naissent égaux pour être libres. Malheur aux enfants de la nuit chez lesquels cette vérité n'est qu'une découverte tardive, une théorie de réaction dont l'expérience reste à faire. Jusqu'au jour où le fer des géants sortis du nord eut abattu le fer qui s'élevait pour la liberté du midi, l'homme n'eut pas besoin qu'un sophiste vînt lui apprendre ses droits.

L'égalité naturelle fut la base de la société primitive. Le sentiment du droit était dans tous les cœurs, sa conviction dans tous les esprits, son expression dans l'organisation politique, la constitution native de cette société naturellement civilisée.

Le bien et l'ordre n'ont pu se révéler à l'intelligence de l'homme que sur des rapports existants, car l'intelligence juge les faits, mais ne les imagine pas. La Loi est donc primitive, naturelle, nécessaire, divine, universelle, et dans son application à l'ordre social, bien loin de dériver du contrat, elle régit le contrat lui-même.

Les siècles durent s'écouler, et l'expérience du bonheur appela seule la réflexion du voyant sur le mécanisme social, la combinaison savante de ses rapports et la beauté morale qui résulte de leur harmonie. La nature avait fait toute l'éducation des hommes du premier âge ; semblable à une mère attentive et tendre, elle écarta de ses enfants l'erreur et le mal.

Le Verbe qu'elle leur apprit elle-même est divin. Ils furent adorateurs de Dieu sans avoir de prêtres, religieux sans culte public, et parmi les enfants des ténèbres à peine cinq à six hommes ont pu s'élever à la spiritualité de cette religion du Iao, professée durant l'ère antique par des millions de voyants.

XI.

II est grand et sublime l'homme de la nature, le voyant fils de Dieu, éclairé dans ses voies par la vivante lumière du Christ. A lui seul et non point au barbare cet instinct d'observation assidue exalté par le besoin et une ignorance qui tend impérieusement à s'éclairer.

A lui seul cette faculté d'imitation qui est le principe de son perfectionnement et dont les inspirations, rapides comme l'éclair, dirigent ses créations et ses découvertes.

A lui seul, un Verbe parfait de convenance, de propriété, de flexibilité, de richesse, créé par réaction physique, harmonie de la pensée ; de la pensée dont les aperçus encore indépendants du langage reflètent toujours la nature exactement reproduite dans ses impressions, bien jugée, bien exprimée dans ses rapports.

A lui seul, la lumière, la science, la vérité, parce que l'imagination bornée à son rôle passif secondaire ne domine jamais la raison, la logique naturelle qui résulte de la comparaison des idées : Que ses idées naissent, se multiplient, s'étendent dans la même proportion que ses besoins, et que le cercle de ses connaissances s'élargit ainsi par degrés sans mélange de jugements faux et d'erreurs.

A lui seul une lumière infiniment progressive, parce que la multiplication rapide de la population, après les rénovations terrestres, combine en peu de siècles la société nouvelle dans tous les rapports imaginables de sa destinée, soit moraux, soit politiques. Et nous pourrions ajouter, lumière absolue. L'homme de notre Temps est immuable en soi : il ne change pas plus que la nature dans laquelle il est ordonné. Les conditions sociales où il se trouve placé déterminent seules le degré de son perfectionnement, qui a pour limites la vertu, la sainteté de l'homme et sa félicité dans la Loi.

XII.

Le voyant ne découvre point la vérité par un effort d'esprit. Elle se dévoile d'elle-même à ses sens et à son intelligence : il la voit partout des yeux, partout il la touche avec ses mains.

Les impressions physiques qui font jaillir les idées dans le cerveau de l'homme, les idées élémentaires qui déterminent ses jugements, l'art enfin de traduire la pensée par le langage imitatif de la parole et du geste, viennent d'une impulsion antérieure, nécessaire et pour ainsi dire fatale, qu'il n'est en son pouvoir de prévoir ni de diriger. S'il était vrai que dans cet état patient d'ignorance primitive, les notions que l'homme acquiert des choses fussent des erreurs, le mal serait sans remède, il tiendrait à un vice essentiel d'organisation que l'on ne peut supposer sans renverser et détruire en même temps toutes les conditions possibles de son existence. Fort heureusement qu'il n'en est rien ; et l'homme, être mixte et parfait, est en pleine harmonie avec l'harmonie de la nature dans toute la chaîne de sa destinée, essentiellement liée à l'ordre social.

Si le voyant a quelques erreurs, elles viennent d'une frayeur, d'un effet de la nature observé en passant ou de loin : passagères comme la cause qui les fait naître, fugitives comme les songes, elles ne constituent pas plus un ordre de pensées que l'illusion des rêves ou les visions fantastiques de la nuit : insaisissables images qui glissent sans laisser d'empreinte durable, vagues impressions que bientôt efface l'oubli. Le voyant, familiarisé d'ailleurs dès le berceau avec le spectacle de la nature, sans cesse aux prises avec les éléments, voit rarement dans ces luttes journalières des effets capables d'exciter sa surprise ou sa frayeur. A peine daigne-t-il leur accorder une attention distraite toutes les fois que le besoin ne le met point avec eux en con- tact immédiat : il sait, au besoin, les braver ;

et l'audace qui lui est naturelle s'exalte et s'affermit par ses triomphes. Inaccessible aux vaines prévoyances, il ne redoute pas des maux qu'il ne sent pas encore, il ne s'inquiète jamais que du

présent : oublieux des maux passés, insouciant de l'avenir, il est toujours intrépide, toujours de sang-froid. Le silence habituel de la nature, la sérénité du ciel, la paix de la terre, la marche régulière des jours et des saisons, l'ordre inaltérable de l'univers, lui permettent d'observer tous les êtres, de les comparer entre eux et à lui, de les approprier à ses besoins, et d'achever ainsi, à l'aide des siècles, le cours de son éducation sociale.

Tel est l'homme de la société première, le voyant. Et de cette étude résulte un sentiment inépuisable d'admiration pour l'organisation toute divine à laquelle il est redevable de ses plus belles créations par une impulsion nécessaire, fatale, créatrice de sa pensée comme de sa volonté, antérieure à toutes deux, résidant uniquement dans la réaction physique, le réfléchissement de l'harmonie universelle sur son être mixte et parfait : vérité fondamentale invoquée par la foi du théisme, et qui, prouvée jusqu'au dernier degré d'évidence par l'improvisation du langage, se révèle avec plus d'empire dans l'inspiration musicale et poétique où l'homme résonne tout entier dans la sublimité de son harmonie.

XIII.

La perfectibilité de l'homme est tout entière dans le développement des facultés physiques et intellectuelles qui sont le résumé de sa double organisation. Les premières fleurissent avec l'âge, pour subir la décadence et la caducité qui précipitent l'homme au cercueil au terme si borné de sa vie. L'Esprit, au contraire, moins individuel que social, conserve de son origine céleste l'universalité. Il est à chacun et à tous, comme le langage, inaltérable, progressif, transmissible, et forme un foyer central où chacun apporte ses lumières.

Ainsi, dans la succession paisible des siècles, s'achève jusqu'au faîte le brillant édifice de la civilisation, piédestal superbe, élevé jusqu'aux astres, d'où l'homme apparaît si divin. L'homme que les voyants antiques représentèrent si bien par une statue d'adolescent aux formes gracieuses et sveltes, silencieuse dans l'ombre de la nuit, murmurant à l'aurore d'indéfinissables accents, et, frappée enfin par les rayons du soleil, résonnant avec éclat, et reproduisant en concert toutes les harmonies de la nature.

XIV.

L'homme, sortant du berceau, est intéressant par sa faiblesse, aimable par la fraîcheur et la naïveté des grâces enfantines. L'homme-vieillard dans la civilisation de la nature est un être plein de majesté, incliné vers la tombe, semblable à ces ruines sacrées où l'œil admire à travers la mousse des vestiges d'une grande beauté et dont le frêle édifice, miné avec les ans, ne se soutient encore que par la vénération qu'il inspire et le sentiment qui le fait respecter.

Le cœur du sage, épuré par les épreuves d'une longue vie, ne renferme que des pensées de paix : ses passions éteintes n'élèvent

plus d'orages et rien ne trouble la sérénité de son âme dans cet âge avancé. Il ne sent plus que les émotions de la vertu dont la divine chaleur anime ses paroles d'un accent persuasif, d'une éloquence souveraine ; sa pensée est vaste comme le passé qu'elle a mesuré, sa voix magique comme un oracle mystérieux.

Mais l'homme-vieillard ne se retrouve plus chez les Barbares tel qu'il vécut jadis parmi les voyants, tel que les traditions et l'histoire ont composé son portrait des plus nobles et des plus gracieuses couleurs.

Les vieillards étaient les magistrats naturels des républiques du soleil. La tendresse toute filiale, le respect dont ils étaient entourés au sein de leurs familles, les suivaient dans la grande famille du peuple. Ils se montraient dans les fêtes et les jeux publics appuyés sur une houlette de frêne, symbole de leur autorité patriarcale.

Leur assemblée auguste formait, sous le chêne de la liberté et aux portes des villes, le Sénat des Anciens. L'équité présidait à leurs jugements, la douceur régnait dans leurs avis dictés par l'expérience. Ils réglaient les contestations des particuliers, jugeaient leurs différends, réprimandaient les fautes, flétrissaient le vice, infligeaient au crime son châtiment et faisaient fleurir parmi les voyants le code de la nature, la loi de justice et de vérité, religion du Iao suprême, révélation du cœur et de l'esprit, faite à l'homme par la vivante lumière du Christ dans le premier âge de la société.

XV.

Les Chaldéens n'ont été dans l'origine qu'une académie de vieillards, appelés abbas ou pères. Les historiens attribuent la fondation de cette académie à Bel-Créateur, personnage allégorique qui représente Ormusd , Osiris, Chourien, le Christ, l'agneau de la civilisation première.

Les prêtres de l'Egypte adoptèrent le titre de chaon ou docteur, qui appartient à la langue des voyants. Les Persans lettrés s'appelèrent mages ou savants, et se coiffèrent de la mitre que les évêques christicoles ont conservé avec la houlette des patriarches.

Les fondateurs de l'académie celtique reçurent le nom de druides ou hommes du chêne, par allusion aux vieillards qui formaient le sénat du chêne dans les républiques du soleil.

La littérature des voyants dut être assez familière aux académiciens-prêtres durant les premiers siècles du second âge. Mais peu à peu les langues sémitiques remplacèrent le verbe primitif, comme le dialecte franco-teuton a remplacé dans les Gaules la langue des Romains au seizième siècle.

Il est remarquable que dans les deux âges l'élan civilisateur s'est manifesté à la même époque, et que sa tendance à une popularisation nationale a fait tomber en désuétude l'idiome antérieur.

Les mêmes motifs qui ont banni le dialecte latin des académies françaises firent adopter aux civilisateurs anciens les langues mixtes, dans lesquelles ils écrivirent leurs cosmogonies pour le peuple. La pensée des voyants, en changeant ainsi d'expression, subit une métamorphose d'allégorie, qu'il faut signaler pour bien saisir l'esprit de la religion scientifique des barbares. Dans tout verbe primitif, le parallélisme des rapports physiques et des relations morales s'établit sur les mêmes radicaux. Chaque mot porte avec lui

sa définition matérielle et sensible, et ce langage vivant est aussi parfait et vrai qu'il est simple et naturel dans l'homme créateur.

Que le voyant exprime avec le même mot, légèrement modifié, le soleil, le jour, la lumière, la vérité, et, qu'appliquant une même épithète au blanc soleil et à un agneau, il dise agneau ou Christ au lieu de soleil, et soleil au lieu de vérité, lumière, civilisation, il n'y a point-là d'allégorie, mais des rapports vrais, saisis et exprimés avec inspiration.

Mais quand les enfants de la nuit disent dans leur dialecte incohérent et barbare, soleil, jour, lumière, vérité, agneau, le rapport savant, si nettement exprimé par le verbe primitif, s'efface et disparaît, et par la simple traduction, l'agneau et le soleil deviennent des êtres allégoriques, des symboles.

Remarquez, en effet, que le mot allégorie lui-même signifie en définition celtique changement de discours ; traduction. L'observation que nous venons de faire s'applique rigoureusement à tout le langage cosmogonique des barbares. Les voyants se servaient du même radical inspiré pour exprimer la nourriture et l'instruction.

La science de la vérité n'est- elle pas la nourriture de l'âme ? Ainsi, le rouleau de papyrus ou de biblos dévoré par le prophète Ezéchiel ; le petit livre qu'un ange fait manger à l'auteur de l'Apocalypse ; les festins du palais magique d'Asgàrd auxquels Gangler est convié par Har le sublime ; la multiplication merveilleuse de sept petits pains, racontée par les évangélistes du Nazaréen ; le pain vivant que Jésus-Soleil fait manger à ses disciples, en leur disant : Ceci est mon corps ; et une foule d'autres traits cosmogoniques ne sont qu'une répétition de la même allégorie.

Et des équivoques de langage et d'idées ont été la source des sottises étranges, des grossières erreurs qui, érigées en articles de foi aveugle parmi les barbares, font rire aux éclats les voyants et rire jusqu'à mourir.

XVI.

Qu'un barbare lettré, supérieur à son siècle par son instruction, la justesse et l'élévation de ses idées, s'en aille, recueillant dans les débris littéraires d'une civilisation détruite, des vérités dont il se fait interprète.

Qu'exalté par un noble sentiment de nationalité, ébloui par l'idée d'une révolution immense, il s'érige en révélateur de choses cachées et cherche à populariser les découvertes de la science antique chez des hommes grossiers, ignorants, dépourvus des notions élémentaires les plus simples.

Qu'il dise, par exemple : la terre tourne, la terre est ronde comme un œuf. Que peut faire le barbare qui écoute si ce n'est croire ? N'est-il pas évident que toute proposition de ce genre devient pour lui un dogme d'en haut, un article de foi ? Et le voile d'une allégorie savante ne suffit-il pas pour en faire un mystère ?

Dans les écoles des voyants, le globe terrestre était représenté par un œuf de carton ou de bois peint, et quand on demandait aux petits enfants : Qu'est-ce que cet œuf ? ils répondaient, c'est la terre.

Grands enfants, les barbares ayant entendu cela, répétèrent après les petits enfants des voyants : Le monde est un œuf. Mais ils comprenaient par là le monde physique, matériel, et les voyants le monde géographique, idéal, le monde image, créé par l'esprit et le verbe.

En effet, les prêtres de l'Egypte représentaient l'esprit, l'intelligence, Kneph, avec un œuf posé sur les lèvres, pour mieux exprimer que l'œuf n'était là qu'une comparaison, une image, une façon de parler. Choumountou, le philosophe de l'Ézour-Vedam, explique de la même manière au fanatique Biache ce qu'il faut entendre par l'œuf d'or de Brama. L'œuf d'Ormusd, habité par vingt-quatre bons génies, et qu'Ahriman, ce Satan de la barbarie, parvint à percer pour y introduire vingt-quatre dews ou démons ; l'œuf orphique et tant

d'autres ne sont qu'une allégorie de la même pensée des voyants, créateurs de la théorie des cercles concentriques, si féconde en vérités hardies.

L'Egyptien barbare, voyant un œuf posé sur les lèvres de Kneph, s'imagina tout d'abord que le Dieu avait vomi l'œuf- monde par la bouche. Des rêveurs plus subtils s'avisèrent d'expliquer par la science physique cette étrange création. Ils débitèrent gravement que le souffle fécond du Dieu gonfla comme un ballon cet œuf plein d'eau, et le fit éclater pour en former la terre, la mer et les cieux.

C'est ainsi que d'une locution d'école toute naturelle, toute simple dans la lumière des voyants, l'on vit naître dans les ténèbres du second âge un mythe académique, une erreur populaire et un système de sophiste ignorant.

Le croyant paraît très-convaincu de l'existence de trois personnes divines et de la trinité du Iao ; il a complètement noyé sa raison dans les trois océans de l'unité infinie. Il y aurait de la cruauté à détruire d'un souffle ces sublimes rêveries, pour le retirer de son extase inénarrable. La vérité simple et lucide a aussi son ravissement d'esprit ! Oh ! si le croyant savait !

XVII.

LE VOYANT. Daniel ! Daniel !

DANIEL. Seigneur, me voici.

LE VOYANT. Quel fut ton maître dans la science des augures, des mages et des devins ?

DANIEL. Seigneur, durant la captivité de mes frères chez l'étranger, je me suis appliqué à l'étude de la langue sacrée. J'ai pu lire les livres des voyants, qui furent prophètes par la science et enfants de Dieu par la lumière de l'esprit.

LE VOYANT. Je sais cela. Mais oses-tu bien porter le nom de Balthassar, toi pauvre enfant de la nuit, kaïnite et barbare.

DANIEL. Il n'est que trop vrai, Seigneur, les Juifs sont de la race blanche des géants du septentrion.

Ils sont de la race de Gog et de Magog, qui ont corrompu la terre après en avoir fait la conquête. Et quoique Moïse nous fasse descendre du patriarche Abram, je sais très-bien que ce personnage allégorique n'a jamais existé, et que notre Abram ou Abraham, père élevé ou père de la multitude, représente tout simplement l'aïeul sublime des voyants.

Moïse, élève des prêtres égyptiens et prêtre lui-même, entreprit de transporter chez ses grossiers compatriotes les institutions et la lumière des voyants méridionaux. Son projet était aussi beau qu'impraticable. Les Hébreux n'étaient qu'un ramas d'esclaves fugitifs : ils étaient ignorants, et par la même superstitieux. Espérerait-on clarifier par le mélange de quelques gouttes limpides une eau fangeuse dont la source impure ne cesse point de couler ?

D'ailleurs, la lumière et les ténèbres règnent tour à tour dans les âges, leur empire est universel, et les tems n'étaient point encore accomplis. Les Juifs eurent beau s'appeler peuple de Dieu, ils

n'adorèrent jamais que l'erreur, Seth ou Satan le substitué, sans cesse entraînés à l'idolâtrie de leurs voisins malgré les menaces horribles dont leurs prophètes ne cessèrent de les épouvanter.

Vainement ils adoptèrent le nom d'Hébreux ; d'Israélites ou Voyants, ils n'en devinrent pas plus éclairés, dansant autour du veau d'or au pied même de la montagne d'où Moïse leur apportait les Tables de la loi.

Jérusalem, la ville de lumière, l'arche, le tabernacle, le saint des saints caché par un voile, les grelots attachés à la robe du grand-prêtre et ses vêtements symboliques, le chandelier d'or, l'agneau pascal, tout est emblème et figure dans le judaïsme.

Moïse se vit dans la triste nécessité d'instituer pour ce peuple grossier un culte imposant par la pompe des cérémonies et des sacrifices.

Il dota richement un collège de prêtres dépositaires de la science. Et du haut de la montagne d'où il aperçut loin, bien loin, la terre promise, il étendit ses mains paternelles sur les tribus et prophétisa leurs destinées avant de mourir. Il se flatta que le coffre d'Osiris, respecté par des générations superstitieuses, traverserait paisiblement les siècles pour s'ouvrir au jour marqué et laisser voir le soleil antique devant lequel l'ombre des figures doit s'évanouir pour faire place à la réalité.

Le théisme grossier des Juifs n'est qu'une singerie aveugle de la religion philosophique du Iao, et le joug théocratique qui tient courbé ce peuple avili fut inconnu dans la république des voyants.

Mais tous ces abus cesseront au temps de la régénération par la lumière du Christ, quand l'abomination de la désolation s'étant glissée jusque dans le temple, le temple et le sacrifice idolâtre seront abolis.

XVIII.

Le croyant parle du Jugement, du Serpent et du Déluge de manière à laisser voir qu'il ne sait pas trop lui-même ce qu'il faut entendre par le Déluge, le Serpent et le Jugement.

Il sera charmé de l'apprendre. Le dragon Chub représente le feu dans le langage des voyants, comme Vichnou représente l'eau, la grande eau, l'Océan.

Une foule de rapports naturels, consacrés par le verbe primitif, justifient le choix que les voyants avaient fait du serpent comme symbole du principe igné, spiritueux. Ils plaçaient dans la main du Iao aux trois faces, un serpent roulé en cercle, emblème du dragon solaire qui mord sa queue tous les ans.

L'âme divine est encore appelée par les Brames, dans le Souargam : Oua-soukiz source de feu ou de serpents ; et ils la font régner sur les serpents célestes, les astres qui nagent dans l'éther. Et, dans la langue des voyants, le nom du feu et du serpent étaient bâtis sur le même radical inspiré.

Ainsi le grand serpent des Africains, des Indiens et des Ibères, n'est autre chose que le grand feu, le feu intérieur ou central, le feu d'enfer, agent puissant des rénovations périodiques du globe terrestre et principe simple et fécond de sa création. C'est le feu central, première puissance de la terre, dont le livre de Job a fait l'histoire sous l'allégorie de Léviathan, créateur soi-même.

Les voyants représentaient le dragon Chub sortant avec ses mille têtes d'un œuf, image du globe terrestre, ou bien roulé sur lui-même, endormi au sein de la grande eau, Vichnou, l'Océan, emblème du temps sans bornes. Ils peignaient son corps d'une multitude d'anneaux ou de petits serpents, pour figurer les années solaires qui se succèdent dans l'âge de chaque monde et remplissent la durée d'un Temps.

Pourquoi le serpent est-il chez les enfants de la nuit l'emblème de l'éternité ? Parce que le dragon, mordant sa queue enflammée, était parmi les voyants le symbole de la durée du globe terrestre par la succession périodique et régulière des cataclysmes.

Les voyants avaient fixé par la science à soixante mille ans solaires le chire de la périodicité de ces rénovations, et à dix siècles ou mille ans celui de leur durée. Ils avaient déterminé le rapport de toutes les harmonies géodésiques et la coïncidence des cataclysmes avec les révolutions équinoxiales de trois en trois Temps.

Les soixante mille ans d'un Temps forment les six siècles des siècles qui s'écoulent depuis l'apparition d'une terre nouvelle jusqu'à sa consommation. Un petit temps ou âge est de trois mille ans et forme l'ère historique.

Le premier âge a été marqué par le règne de Dieu et de son Christ sur les hommes voyants et libres, exterminés par les géants, enfants de Seth ou Satan. De savantes prophéties ont annoncé de loin Père de la régénération sociale et le lever du Christ à venir, qui doit régner après la résurrection des enfants de Dieu, dans les siècles des siècles, jusqu'à la fin.

Le croyant parle du grand jugement de Dieu. S'il a compris le Zend, l'Apocalypse ou le Koran, il doit savoir que le jugement dernier est le cataclysme dissséculaire durant lequel cette terre doit être changée en une autre terre, pour nous servir des expressions de Mahomet. Et durant le jugement universel, les continents terrestres, s'écroulant avec la multitude des peuples, deviendront la proie du dragon.

Ils seront précipités dans le puits de l'abîme, le feu d'Enfer ; et ce seront là les damnés. Et dans le monde à venir, le jardin de délices, sorti du sein des eaux, survivra le très-petit nombre des élus, hommes justes qui seront voyants par le Christ et ne donneront point d'ombre sous le soleil dans le Paradis de l'équateur.

XIX.

Rien n'est éternel que le grand tout et la métempsycose incessante de ses parties. Nul doute que les planètes de l'ordre de notre terre ont un commencement et une fin et rentrent dans la loi universelle.

Il en est qui se brisent en éclats dans les airs pour laisser surnager leurs débris que le télescope des voyants signale encore dans l'espace, en même temps qu'il entrevoit à de grandes distances des globes nébuleux livrés au travail mystérieux de leur fécondation.

Mais ces faits isolés sont exceptionnels. Toutes les analogies portent d'ailleurs à croire que la création des planètes se rattache à une rénovation de chaque système, et que ces phases lointaines, soumises à des lois de plus en plus générales, embrassent une infinité de systèmes planétaires.

Qui peut détruire le temps ? qui peut arrêter, suspendre ou ralentir l'entraînement de sa course ? Et si la pensée de l'homme, impuissante à côtoyer le fleuve éternel, tombe mille fois de lassitude devant l'infini, l'harmonie de l'univers en devient-elle moins inaltérable, immuable, nécessaire ? Qu'est-ce qu'un ordre particulier d'animation et quelques races perdues au sein d'un petit globe de boue et d'eau, imperceptible dans l'immensité du grand tout ;

La création d'une planète et des êtres divers qui l'habitent n'a rien de plus merveilleux en soi que la création d'une feuille de chêne avec ses millions d'animalcules. Et les plaines du ciel dans leurs saisons éternelles se parsèment régulièrement d'astres étincelants, de planètes sans nombre, tout comme l'on voit les champs de l'homme se couvrir chaque printemps de verdure et de fleurs.

XX.

Les voyants, avant l'adoption de l'année solaire et l'invention du zodiaque, comptèrent longtemps leurs années par les débordements du Nil dont ils habitèrent les rivages.

Ils désignèrent l'année par un mot expressif qui signifie inondation. Les voyants créèrent par la science des années historiques, astronomiques, géodésiques de 3, 6, 19, 30, 60 et 600 siècles. Mais toujours ils conservèrent l'usage de désigner par le mot primitif toute espèce de cycle ou de période. Voilà comment les Brames traducteurs, au lieu de compter parères, comptent encore aujourd'hui par déluges. Et comment tous les auteurs des cosmogonies anciennes donnent à la grande année du cataclysme le nom de déluge universel.

L'on n'a point fait encore attention que le déluge de Deukalion et Pirra signifie en définition celtique l'année de l'inondation et de l'incendie. La fable de toutes ces pierres métamorphosées en hommes et en femmes fait allusion aux aborigènes ou patriarches : hommes des montagnes ancêtres des rochers.

Il ne faut donc voir qu'une traduction d'allégorie transparente dans l'arche de Noé et de Xixuthrus et dans la nacelle du géant Berg-Elmer, flottant au milieu de la décomposition du globe dans le déluge du cataclysme. Il est écrit dans la cosmogonie génésiaque que Noé était âgé de six cents ans quand les eaux du déluge inondèrent la terre.

Ce chiffre est allégorique et représente six cents siècles ou la consommation de l'ancien Temps. Entre l'année 600 de Noé et la première année du nouveau Temps, se trouve le déluge universel. Sa durée est de dix mois-siècles ou mille ans. L'on remarque qu'en définition hébraïque, le nom de Noé signifie repos. Pourquoi cela ? Parce que dans l'intention du traducteur, Noé est un personnage allégorique qui représente le genre humain, la société inerte, sauvage, inactive dans l'arche des montagnes.

XXL

Les cataclysmes séparent les années du globe terrestre, qui sont de soixante mille ans, comme les années de l'homme sont de douze mois, les années des papillons d'un jour.

L'altération des harmonies de l'homme physique ne saurait être bien sensible d'un Temps à un autre, d'une race à une autre. Le globe, comme toutes les individualités qu'il renferme, ne s'altère que graduellement par un progrès insensible dans la succession régulière de ses années ; et les variations physionomiques de l'espèce humaine ne deviennent bien tranchées que dans les très-grandes périodes qui divisent à peu près comme la vie de l'homme est divisée la durée totale du globe terrestre : périodes inconnues que la raison conçoit, que l'imagination suppose et dont la marche embrasse bien certainement une multitude de cataclysmes et plusieurs millions de siècles.

Les races humaines qui auront vécu dans les années de la jeunesse du globe seront aux races de ses vieilles années ce que les infiniment petits de la feuille d'un chêne, jeune et verdoyant, sont aux infiniment petits de ce même chêne courbé de vétusté.

L'Esprit avait dit aux voyants que, dans l'échelle circulaire des créations, la régularité de ces phases est commune à tous les êtres dans un rapport géométrique du petit au grand.

XXII.

LE VOYANT. Daniel ! Daniel !

DANIEL. Seigneur.

LE VOYANT. Que dit le livre des voyants sur l'état de l'homme social durant la rénovation par le cataclysme.

DANIEL. Je ne saurais répondre mieux qu'en vous lisant une allégorie que j'ai composée sur le même sujet. Elle est intitulée Nabuchodonosor ou prophétie d'extinction sociale. Je suppose que ce Nabuchodonosor a eu durant la nuit un songe dont les plus habiles devins n'ont pu donner l'explication. Je suis appelé après tous les autres, et le roi me raconte le songe en ces termes :

« Il me semblait que je voyais au milieu de la terre un arbre grand et fort dont la cime touchait au ciel. Ses feuilles étaient larges et belles et » ses rameaux tout chargés de fruits. »

« Les bêtes privées et les bêtes sauvages recherchaient son ombre ; les oiseaux du ciel reposaient sur ses branches et tout être vivant y trouvait sa nourriture. » Alors un des veillants descendit du ciel et dit d'une voix terrible : Abattez l'arbre par le pied, coupez ses branches, arrachez ses feuilles, que les oiseaux s'envolent, que les bêtes prennent la fuite. Laissez néanmoins la tige de l'arbre en terre avec les racines. »

« Qu'il soit mouillé de la rosée du ciel et qu'il paisse avec les bêtes sauvages l'herbe des champs. Qu'on ôte à cet arbre son cœur » d'homme, qu'on lui donne un cœur de bête et que sept temps se passent sur lui. »

LE VOYANT. Fort bien. L'arbre ou Nabuchodonosor représente l'homme social roi de la terre. Les enfants de la nuit eux-mêmes ne désignent-ils pas un homme et un frêne par le même mot ? Le frêne, battu dans l'orage, sera donc le symbole de l'espèce humaine rejetée au sein des montagnes par l'ouragan du cataclysme ; et l'homme -

roi, surpris au sein de l'édifice social par la rénovation terrestre, est ce Nabuchodonosor chassé hors de l'enceintes des villes et devenu le compagnon des bêtes farouches. Les sept temps de la métamorphose représentent, j'imagine, les sept mois-siècles que Noé a passés dans l'arche, les sept têtes du dragon central, les sept galeries souterraines de l'enfer.

DANIEL. Je vous avouerai. Seigneur, que j'ai pris ce chiffre dans le livre des voyants sans le comprendre, ainsi que les douze mois ; mais je ne doute point que ces derniers ne soient allégoriques. Et les mages persans, qui ne donnent au Temps qu'une durée de douze mille ans, se trompent selon toutes les apparences.

Douze mois après, le roi se promenant dans son palais de Babylone disait : « N'est-ce pas là cette grande Babylone » que j'ai bâtie et dont j'ai fait le siège de ma puissance ? » A peine le monarque eut-il achevé ces paroles que l'on entendit cette voix du ciel : « Voici ce qui vous est annoncé, ô Nabuchodonosor, roi ! Vous serez chassé de la compagnie des hommes, vous habiterez avec les » bêtes, vous mangerez du foin comme un bœuf, et sept temps se passeront sur vous. »

Cette parole fut accomplie à l'heure même. Le roi fut chassé de la compagnie des hommes ; il mangea du foin comme un bœuf, son corps fut tout trempé de la rosée du ciel, en sorte que ses cheveux lui crûrent comme les plumes d'un aigle et que ses ongles s'allongèrent comme les griffes des oiseaux.

« Et quand les temps furent accomplis, moi, Nabuchodonosor, je levai les yeux au ciel : le sens et l'esprit me furent rendus, et j'adorai Dieu. » Tous les habitants de la terre sont devant lui comme un néant. » Il fait ce qui lui plaît, soit parmi les habitants de la terre, soit dans les armées célestes, et nul ne peut résister à sa main et lui dire : Pourquoi avez-vous fait ainsi ? »

LE VOYANT. A merveille, Daniel ! l'allégorie est claire, ingénieuse, poétique. Le voyant rend témoignage que tu es vraiment Balthasar.

Il n'en est point ainsi de ces faux prophètes qui n'ont point l'intelligence des nombres et dont le délire ignorant enfante les rêves les plus fous.

XXIII.

La plus célèbre des allégories rapporte qu'Ahriman, serpent astucieux et pervers, trompa Meschia et Meschiane, Adam et Eve, l'homme et la femme du premier âge. Que le père du mensonge flatta leur désir avide par l'espoir des biens les plus précieux, qu'il leur promit la science souveraine, la vraie lumière d'Ormusd, et parvint ainsi à leur arracher un culte et des hommages qui ne sont dus qu'à Dieu.

Le sens de cette fable est parfaitement clair et son origine avérée pour quiconque sait déjà que dans le langage des voyants le même radical inspiré avait formé le nom du Jeu et du serpent ; et que cette analogie savante d'idées et d'expression avait fait tout naturellement du feu central un dragon à mille têtes, et des étoiles autant de serpents qui surnagent dans le fluide éthéré.

Le voyant pouvait-il mieux désigner l'adoration du feu, du soleil, des serpents, des astres, le sabéisme en un mot, cette idolâtrie du second âge, la plus ancienne et la plus généralement répandue parmi les enfants de la nuit ?

Le sens de l'allégorie n'est-il pas d'ailleurs résumé dans le nom d'Ahriman lui-même, formé d'aer le serpent, et de man, l'homme? Et l'allusion qui préoccupait le Persan, traducteur, n'est-elle pas évidente ? Que dit à cela le croyant ?

XXIV.

Les voyants avaient vu le jour de leur civilisation s'éteindre par degrés dans la nuit de barbarie apportée par l'invasion du nord.

Les superstitions puériles des barbares, leur crédulité ignorante, leurs folles terreurs, durent inspirer une profonde pitié aux hommes libres de la race antique, fiers de s'appeler enfants du soleil et peuple de Dieu.

Créateurs d'un verbe divin, possesseurs d'une littérature variée où se trouvaient classées, sous le nom d'écriture, toutes les découvertes de la science ; confidents de la nature, qui ne leur avait caché aucun de ses secrets, les voyants avaient surtout acquis une connaissance approfondie de l'homme et de la société dans leur loi naturelle.

Témoins de la chute de l'homme social au commencement du second âge, ils prophétisèrent aussitôt qu'un jour il serait rendu à sa dignité native et que le retour de la lumière primitive dissiperait l'ombre passagère de l'erreur. Le serpent, disaient-ils, a vaincu une fois, mais à son tour il sera vaincu : il aura la tête écrasée.

Et à qui le destin réserve-t-il ce triomphe éclatant ? Au Christ, au soleil du premier âge, à Ormusd, Osiris, au fils de la Vierge céleste, à l'agneau blanc Chourien ! Il faut savoir que le nom de Souri, Chouri, appliqué au soleil par le dialecte indien primitif, a formé l Osouris égyptien, sans autre différence que la préposition de l'article ô, usité dans le dialecte scythique.

De plus, le nom du bon génie Ormusd se prononçait anciennement Hourmusd et Chourmusd ; et dans la langue des Péris et des Indiens, enfants du soleil, tout comme dans le dialecte ibère, la couleur blanche est exprimée par le mot chour, emprunté au feu. Ormusd, emblème de la lumière intellectuelle, de la civilisation chez les Persans barbares, est donc le même que l'Osouris égyptien, l'agneau céleste, le soleil appelé Chourien par les Indiens primitifs,

par les Ibères d'occident et par les Iraniens antiques. Que dit à cela le croyant ?

XXV.

Aux enfans de la nuit, qu'Ahriman et Satan tiennent courbés dans les ténèbres sous le joug de la mauvaise loi, quel moyen reste-t-il pour se régénérer dans la fraternité des voyants, enfants de Dieu ?

Un seul. La manifestation de la lumière primitive par l'Ecriture des voyants et l'incarnation du Verbe divin dans la personne humaine d'un Christ révélateur. Par là même s'explique la figure si naturelle qui nous montre l'agneau Chourien, le Christ vivant, dans les deux astres civilisateurs qui se sont levés sur les Barbares, l'un au milieu, l'autre à la fin du second âge : Budda parmi les Indiens, et dans la Palestine Jésus, surnommé Christ ou soleil.

La vie de ces illustres révélateurs, telle qu'elle a été écrite par leurs évangélistes, est en grande partie allégorique. Les Indiens rapportent que la naissance de Budda fut accompagnée de miracles. Sa mère, qui était vierge, conçut à l'apparition d'une lumière et mit Budda au monde par le côté droit.

Les étoiles s'éclipsèrent dans le ciel, et neuf dragons en descendirent pour laver le nouveau-né dans un bassin. De même, l'étoile Gabriel annonce à Marie qu'elle doit enfanter le sauveur Emmanuel. Marie conçoit par l'opération de l'Esprit descendu en elle sous la forme d'une colombe.

Toutes les circonstances de la naissance du Nazaréen sont des allégories astronomiques. Qui ne reconnaît dans ces bergers de la Judée les voyants antiques, qui épiaient durant le mois noir la naissance de l'agneau sans tache ? Et les harmonies des chœurs célestes ne sont-elles pas les harmonies astronomiques qui commençaient leur année solaire ? Le lever d'une étoile brillante précède l'apparition de l'agneau.

Le mage adorateur de Mithra se prosterne devant Jésus-Soleil.

L'évangéliste veut dire par là que le mage lui-même quitterait le culte du feu pour adorer l'éternelle vérité dont le soleil physique n'est que l'ombre. La mort du Nazaréen, les trois jours qu'il passe dans le sépulcre, sa résurrection, son ascension glorieuse, sont empruntés à l'histoire de l'Osiris égyptien.

La tonsure que les prêtres christicoles se font raser derrière la tête ne représente-t-elle pas le disque solaire ? Leur étole n'est-elle pas un vrai zodiaque ? Ne donnent-ils pas le salut au peuple avec une image de soleil ? Et que dit à tout cela le croyant ?

XXVI.

La question de la civilisation universelle préoccupe quelques enfants de la nuit, qui n'en ont même pas entrevu la solution. Leur surprise sera grande d'apprendre que cette question capitale a été résolue et traduite en chiffres il y a plus de cinquante siècles par les voyants.

Leurs calculs et leurs prophéties scientifiques sont très-exactement reproduits dans les livres du Persan Zoroastre. Ils ont été travestis de mille façons par les bardes d'Israël, Jérémie, Ezéchiel et Daniel.

Il se trouve même qu'à part quelques révolutions contemporaines faciles à prévoir, ces fameux prophètes n'ont guère prédit autre chose. On les retrouve enfin dans l'Apocalypse, allégorie ingénieuse et fort claire, écrite par le disciple chéri, l'ami, le confident du Nazaréen civilisateur.

L'Esprit avait dit aux voyants que le genre humain et l'homme sont soumis aux mêmes lois, bien que le premier ne soit qu'un être collectif, et que les phases de leur existence traçant des cercles inégaux ne laissent pas de conserver entre eux toute l'exactitude d'une proportion géométrique. N'ont-ils pas la même naissance et la même fin ?

La société a pour mère la nature et se couronne de fleurs au berceau : sa mort est la dissolution et l'abîme du feu central, sa tombe. Mais avant de mourir elle aura déposé sur divers points du globe les germes de la société à venir, qui doit naître des montagnes, peuple primitif d'aborigènes et patriarches, ou de géants, enfants de la terre.

Pour l'homme et la société l'enfance est la même, âge d'ignorance aimable et de naïveté sublime, où la pensée se fait jour et s'exprime par la parole. L'enfant apprend de sa mère à parler, la société se crée un langage inspiré de la nature.

Pour tous deux il est un âge de fermentation morale où l'intelligence, faute d'étude et d'observation, s'alimente des rêves d'une

imagination mobile déréglée ; un âge de passions orageuses qu'il faut traverser pour entrer dans l'âge viril.

La vie de l'un et de l'autre est en rapport exact avec le temps de sa croissance. L'homme met à croître vingt ans, et peut durer un siècle ; la vie de la société embrasse d'un cataclysme à un autre une durée de soixante mille ans : le genre humain entre par conséquent à douze mille ans révolus dans son âge d'homme, après quatre ères parfaitement égales, qui sont les quatre lustres de sa jeunesse.

Et voilà sur quelle inspiration de l'Esprit les voyants s'appuyèrent pour calculer en prophètes que le rétablissement de l'ordre social et le triomphe définitif de la lumière sur les ténèbres s'accompliraient au quatrième âge.

XXVII.

La troisième année du règne de Cyrus, roi des Perses, une parole fut révélée à Daniel, une parole véritable. Et il comprit ce qui lui fut dit ; car il faut de l'intelligence dans les visions.

Le prophète étant près du grand fleuve du Tigre, leva les yeux, et aperçut comme un homme vêtu de lin, les reins entourés d'une ceinture d'or. Son visage brillait comme les éclairs, ses yeux étincelaient comme des étoiles, ses pieds ressemblaient à l'airain lumineux. « Je suis venu, dit à Daniel l'Homme-Christ, pour vous apprendre ce qui doit arriver à votre peuple dans des jours postérieurs ; car cette vision ne s'accomplira qu'après bien des temps.

L'homme céleste déroule alors un tableau d'histoire générale, sous l'allégorie des rois du midi et de l'aquilon. Daniel lui adresse cette question : Jusqu'à quand, Seigneur, sera différée la fin de ces maux étonnants ?

L'homme-soleil, élevant au ciel la main droite et la main gauche, jura par celui qui est, que la désolation, tribulation ou barbarie durerait un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Daniel avoue qu'il entendit, mais qu'il ne comprit pas. Quelle fut la réponse du Christ des voyants ? « Allez, Daniel, car ces paroles seront fermées et scellées jusqu'au temps marqué. Plusieurs seront rendus blancs et purs : les impies n'auront point d'intelligence ; mais ceux qui seront instruits comprendront la vérité des choses. Pour vous, allez en repos : vous demeurerez dans le même état jusqu'à la fin de vos jours. »

XXVIII.

La succession des quatre âges jusqu'au rétablissement du règne de Iao et de son Christ sur la société régénérée pouvait-elle être mieux figurée que par le songe du roi de Babylone ?

Le monarque reposait sur un lit somptueux, pensant aux événements futurs couverts d'une nuit impénétrable, lorsque celui qui dévoile les mystères éclaira l'avenir à ses yeux. Une statue colossale se dressa tout-à-coup devant lui, et se tint debout en lançant des regards effroyables. Sa tête, emblème de la civilisation des voyants, était formée d'un or massif et pur, ses bras et sa poitrine étaient d'argent, son ventre d'airain, ses pieds de fer et d'argile fondus et mêlés ensemble.

Le roi était attentif à cette vision, lorsqu'une pierre, se détachant de la montagne, frappa la statue sur ses pieds d'argile, et la fit tomber avec fracas. L'or, l'argent, l'airain, le fer et l'argile, se brisent en poudre, se mêlent et disparaissent comme la menue paille que le vent emporte de l'aire pendant l'été.

La pierre-bombe se métamorphose elle-même en montagne et grandit rapidement pour remplir la terre entière.

Daniel fournit lui-même l'interprétation du songe allégorique. Les quatre métaux représentent quatre royaumes. Le quatrième, figuré par le fer et l'argile, ne sera point uni ; il restera frêle et chancelant jusqu'au jour de sa chute.

La pierre séculaire est le royaume qui ne sera point détruit, qui ne passera point à un autre peuple, qui réduira tous les royaumes en poussière et durera dans les siècles des siècles jusqu'à la consommation du cataclysme.

XXIX.

La première année du règne de Balthazar, roi de Babylone, Daniel eut une vision dans son lit. Il lui sembla que les vents du ciel se combattaient sur la grande eau, la mer, emblème du temps.

Et des bêtes fort différentes les unes des autres sortirent des profondeurs de l'Océan. L'empire de tout ce qui est sur la terre leur fut accordé jusqu'à un âge, deux âges et la moitié du quatrième âge. Et il en sortit quatre.

La première bête, symbole de la race solaire des voyants, vint du côté de l'Afrique : elle ressemblait à un lion et portait des ailes d'aigle ; il lui fut donné un cœur d'homme.

La seconde bête, emblème des conquérants du nord qui régnèrent par le fer durant le second âge, était semblable à un ours. Elle avait dans la gueule trois rangées de dents aiguës, image des trois grandes familles conquérantes, et il lui fut dit : Levez-vous et rassasiez-vous de carnage.

Après l'apparition de la quatrième bête, des trônes furent élevés, et l'ancien des jours, le Christ des voyants, l'agneau du premier âge se montra assis. Son vêtement était d'une éblouissante blancheur, sa tête rayonnait ; son trône, d'où jaillissaient des flammes vives, était porté sur des roues brûlantes ; une flamme de feu très-vive sortait de son visage, des myriades d'anges ou d'étoiles brillaient autour de lui.

Le jugement se tint : les livres allégoriques furent ouverts. Le Christ nouveau vint dans une nuée pleine d'éclairs et s'arrêta devant l'ancien des jours : il obtint en partage la puissance, l'honneur et le règne sur tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues. Daniel s'approcha alors de l'un de ceux qui étaient présents et lui demanda la vérité des choses.

Voici la réponse de l'étoile : Les quatre bêtes sont les quatre royaumes qui doivent se succéder sur la terre ; mais les enfants du

Iao très-haut entreront en possession du royaume au tems marqué : ils régneront dans les siècles des siècles, jusqu'à la fin et à la consommation du Temps et des siècles (par le jugement du cataclysme).

XXX.

L'auteur de l'Apocalypse est de tous les sectateurs de la philosophie allégorique celui qui paraît avoir puisé l'instruction la plus pure et la plus élevée dans les entretiens du maître, et l'on retrouve dans ses écrits la tournure d'esprit affectueuse et le langage du cœur, qui caractérisent si éminemment le Nazaréen.

Le poème de l'Apocalypse suppose dans le jeune évangéliste un système complet et des traditions développées à lui seul. Il est écrit en forme de vision, et resserre dans un cadre éblouissant de poésie toute l'érudition, toute la pensée de l'Africain civilisateur.

Barde inspiré, l'auteur parcourt une série de faits dominants, il trace à grands traits l'histoire de la société d'un cataclysme à l'autre et même au-delà. Les vérités qu'il révèle sont des prophéties venues de haut et de loin dont il se fait l'écho sonore. Il est la voix qui crie, la voix qui chante les harmonies du désert et prépare les voies à la lumière.

Sa parole éclate avec empire et commande la foi, car il vient apporter aux barbares les oracles du Iao et dévoiler à l'admiration des civilisations futures le premier né des soleils.

La théorie des quatre âges se retrouve dans l'Apocalypse comme dans les livres de Zoroastre et la Bible. Le rétablissement graduel des fédérations primitives et du règne de Dieu parmi les peuples affranchis du joug des tyrans et du bandeau de terreur est clairement prophétisé pour la fin du quatrième âge, et la rénovation du cataclysme montrée, d'abord dans le lointain, à la consommation du Temps.

La description du cataclysme et sa durée ; le monde nouveau, dégagé de l'onde et apparu sous le ciel avec tous ses charmes ; le grand serpent, lié par un ange au fond du puits de l'abîme pour un Temps ; l'aurore enfin de ce Temps à venir, toujours figuré par le règne du Iao et de l'agneau sans tache.

Tout, dans ce magnifique tableau, trahit les idées, le langage et la philosophie des voyants. Et la vision du précurseur si épouvantable, si ténébreuse dans le sens grossier et mystique, rayonne de jour et de sublimité dans son interprétation scientifique et naturelle.

Apocalypse ou révélation de Jésus-soleil, qu'il a reçue du Iao et manifestée à Jean pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent s'accomplir : le temps est proche... Je fus ravi en esprit, et j'entendis derrière moi une voix forte et éclatante qui me dit : « Écrivez ce que vous voyez. » Je me retournai et je vis quelqu'un qui ressemblait au fils de l'homme.

Il était vêtu d'une longue robe et ceint d'une ceinture au-dessus des mamelles : sa tête et ses cheveux étaient blancs, ses yeux étincelaient, ses pieds étaient semblables à l'airain fin quand il est dans la fournaise, et sa voix égalait le bruit des grandes eaux.

Il avait en sa main droite sept étoiles, et de sa bouche sortait un glaive à deux tranchants bien affilés. Son visage était aussi brillant que le soleil dans sa force. Voilà Ormusd, Osiris, Chourien, l'agneau, le Christ, l'ancien des jours, l'homme du temps et du fleuve chanté par Daniel. Il est le premier et le dernier, celui qui a été et qui doit être, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Il tient dans sa main la clef des mystères : il ouvre le grand abîme du feu central où repose la mort sous une tente de ténèbres, où dort le grand serpent en attendant le réveil des siècles.

La vision continue, le ciel s'ouvre. A l'orient du chouargam se lève le soleil nouveau, la vérité incarnée dans le Nazaréen-Christ. Les vingt-quatre vieillards qui formaient le sénat du chêne dans la république des voyants sont rangés circulairement autour de son trône.

Les vieillards portent des couronnes d'or et des robes blanches : c'est la couleur de l'agneau Chourien. Ils sont éclairés par les sept esprits du Iao, les sept lumières de la science.

A leurs pieds se déroule la vaste mer, symbole du temps. La lumière de l'histoire donne à cette mer la transparence du verre. L'on en voit sortir les quatre âges figurés par les quatre animaux de Daniel. Et comme en dialecte-nord le mot animal, dans sa relation morale, correspond à âme-esprit, chacun de ces quatre animaux représente l'esprit d'un âge.

Je vis ensuite dans la main droite de celui qui était assis sur le trône, un livre qui était écrit dedans et dehors et scellé de sept sceaux. Et je vis un ange fort et puissant qui criait : « Qui est digne d'ouvrir le livre et de lever les sceaux ? »

Mais il n'y avait personne, ni sur la terre, ni sous la terre, ni dans le ciel, qui pût ouvrir le livre ni même le regarder ; et voyant cela je pleurais. Alors un des vieillards me dit : « Ne pleurez point ; voici le lion de la tribu de Juda qui a obtenu, par sa victoire, le pouvoir d'ouvrir le livre et de lever les sceaux. »

Je regardai, et je vis au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un agneau qui était debout et comme égorgé, et qui avait sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits du Iao envoyés par toute la terre. Il s'avança, reçut le livre de la main droite de celui qui était assis sur le trône et l'ouvrit.

L'agneau Chourien procède par ordre à l'ouverture des sept sceaux allégoriques qui ferment le livre de vie ou de science écrit par les voyants. Les quatre âges figurés par les quatre animaux de Daniel vont chacun faire leur histoire.

Il faut remarquer le choix savant que le jeune évangéliste a fait du cheval consacré au soleil pour caractériser de nouveau les quatre âges et redoubler l'allégorie de Daniel. Après cela, le croyant saura-t-il comprendre que le christianisme primitif, bien loin d'être la

réalité de la figure judaïque, est lui-même une double figure et que la philosophie des Samanéens civilisateurs est purement symbolique ?

Après cela, je vis que l'agneau avait ouvert l'un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux (le lion » africain) qui dit : « Venez et voyez. » En même temps je vis paraître un cheval blanc. Celui qui était monté dessus avait un arc. On lui donna une couronne, et il partit en vainqueur pour continuer ses victoires. Voilà le cheval blanc si fameux dans les fables ibériennes. Le cavalier est le soleil lui-même, Ormusd, Osiris, Chourien. Sa conquête est la civilisation du premier âge.

Lorsqu'il eut ouvert le second sceau, j'entendis le second animal (le veau de la Barbarie) qui dit : « Venez et voyez ». Aussitôt il sortit un autre cheval qui était roux, et le pouvoir fut donné à celui qui était dessus d'enlever la paix de dessus la terre et de faire que les hommes s'entretuassent.

On lui donna une grande épée. Le second âge s'ouvre par l'invasion des géants du nord : la conquête du monde par les Celto-Romains le termine après trente siècles de combats. La fusion de toutes les superstitions rend plus profonde la nuit de barbarie qui avait détruit la civilisation des voyants.

La terre, jonchée de ruines, s'abreuve du sang versé par la grande épée. Cette grande épée est celle du Veder, de l'homme des bois, du Tatar, du Scythe. Celui qui la porte est le génie de la guerre auquel les barbares sacrifièrent si souvent des victimes humaines. Le coursier de cette déité farouche est roux comme Typhon ou le destructeur, le Barberousse des voyants, qui font allusion par un proverbe à la mauvaise foi et à la cruauté du Scythe.

Lorsqu'il eut ouvert le troisième sceau, j'entendis le troisième animal qui dit : « Venez et voyez. » Je vis aussitôt paraître un cheval noir et celui qui était monté dessus tenait une balance, et j'entendis une voix du milieu des quatre animaux qui dit : Le litron de blé vaudra

un dragme, et trois litrons d'orge un dragme ; mais ne gâtez ni le vin ni l'huile. Ici commence la défaite d'Ahriman. La voix sortie du trône donne à chaque chose son prix. Tout est pesé, tout est mis dans la balance. Le Nazaréen voyait-il arriver la seconde invasion des barbares ? En ce cas, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que grande était la foi du révélateur dans la certitude des prophéties des voyants, sur la marche des révolutions humanitaires.

Mais surtout, ne gâtez ni le vin ni l'huile, car le quatrième âge sera celui de la vendange et de la moisson. Lorsque l'agneau eut ouvert le quatrième sceau, j'entendis le quatrième animal (l'aigle) dire « Venez et voyez. » En même temps je vis paraître un cheval pâle, et celui qui était monté dessus s'appelait la Mort, et l'enfer le suivait.

XXXI.

Voyant, tiens-toi debout et annonce ce que tu vois. Je vois que parmi les enfants de la nuit les croyants sont absurdes et les sophistes ignorants.

Je vois que ni les uns ni les autres ne comprennent rien aux voies de Dieu dans la régénération sociale qui doit s'accomplir. Que vois-tu encore ? Il ne répond rien… crions plus fort.

Fils des voyants, qu'as-tu vu ? Malheur à l'imprudent qui dévoile aux regards profanes des enfants de la nuit les divins mystères de l'avenir !… Encore un peu de temps, et les voyants écriront leur Apocalypse. Encore un peu de temps, et leur parole retentira comme un tonnerre sous le ciel.

Mais alors le drapeau solaire flottera dans les airs, et les glaives étant tirés, le Vieux de la Montagne aura dit : Marchons !

XXXII.

Si vous voyez un homme chargé de fers, bâillonné, torturé, puis brûlé vivant sous le soleil au bruit des cantiques par les prêtres, ne dites point avec les enfants de la nuit ; Celui-là était un méchant qui voulait abolir les autels du Christ, les autels de la patrie.

Car peut-être est-ce un agneau qui est entré en jugement avec les loups, et s'est vu condamné parce qu'il ne s'asseyait point aux banquets de Terreur et se nourrissait du pain de vie en science et en vérité, comme tous les hommes sont appelés à le faire au jour de la régénération, quand ils auront été faits voyants et enfants de Dieu par la lumière du vrai Christ.

Là où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de patrie ; et là où sont les autels il n'est point de liberté. Les voyants ont en horreur l'abomination du temple.

Si, durant les guerres de religion, vous voyez le fer pris sur l'autel sacrifier tout un peuple comme un seul homme, et des prêtres forcenés exciter les combattants au carnage et crier : Tuez! tuez! puis les chiens se repaître à l'écart des cadavres des jeunes filles… ne dites point : Ce peuple était un peuple sacrilège, impie, qui a mérité son sort ; Car peut-être est-ce la nation vierge et pure des voyants qui a resurgi de la nuit comme un flambeau pour éclairer dans l'avenir la régénération sainte des peuples par la lumière et par la liberté.

Tout est dews sur la terre hormis le Dieu des voyants, le Iao sublime ; et si dans le Christ vous voyez autre chose que le soleil, vous adorez un dews, un fantôme, comme tous les enfants de la nuit.

Il y eut dans l'âge passé une ville fière de ses lumières ; et ses habitants étaient intelligents, spirituels et braves. Et ils se vantaient d'être vraiment libres : mais ils ne l'étaient point ; car ils n'avaient chassé que les tyrans. Et dans cette ville vivait un homme de bien et

de paix, irréprochable dans sa vertu, ami de ses frères et de son pays, un voyant appelé Socrate.

Il méprisait les dews que les prêtres faisaient adorer au peuple et adorait en son cœur le vrai Dieu : il ne faisait point de sacrifices et ne déposait jamais d'offrande sur l'autel. Comment aurait-il échappé à l'implacable ressentiment de ceux qui ont fait l'autel, qui le servent et qui en vivent ?

Le juste se vit mis en jugement et condamné par ses concitoyens à boire la ciguë, suivant les lois de la république. Où courent-ils donc ces hommes stupides qui suivent un faux prophète parce qu'il a dit : Mort aux rois ! Y a-t-il d'alliance possible entre la lumière et les ténèbres, entre Ormusd et Ahriman ? et qu'espère la liberté de ses plus mortels ennemis ? Brûlés dans leur chair, sous les tyrans, les voyants auront-ils pour breuvage la ciguë, dans la libre servitude des enfants de la nuit ? Est-ce donc là le Progrès ? et jusqu'à quand sera différé le salut ?

Qu'il nous apprenne, le croyant, en quoi nos prêtres christicoles diffèrent des autres dont le Nazaréen a dit : Race de vipères ! Et s'il ne peut pas nous l'apprendre, qu'il mette sur son cœur sa main d'homme ; qu'il songe au Nazaréen… à Socrate… puis change d'habit ou se taise, sans blasphémer la liberté.

FIN.

Paroles d'un Biskaïen aux Libéraux de la Reine Christine

1834

AU LECTEUR.

Je crois faire plaisir aux hommes vrais, aux hommes libres en publiant ces Paroles.

La plupart de nos journaux politiques ont présenté l'insurrection des provinces basques sous le jour le plus faux : les uns avec l'ignorante fatuité qui les caractérise, les autres avec l'insigne mauvaise foi des partis.

La question qui ensanglante les Pyrénées occidentales est fort simple. Il s'agit de savoir jusqu'à quel point les révolutionnaires castillans peuvent, sans blesser le droit humain et la justice, contraindre les Basques à une fusion honteuse qui entraînerait pour ces montagnards la perte de l'indépendance nationale et de la liberté civile.

S'il est vrai que l'initiative du progrès social appartient aux peuples les plus avancés, c'est aux Basques qu'il est donné de se placer à la tête du mouvement espagnol ; car il n'existe pas sur la terre un seul peuple, je dis un seul, dont les institutions soient plus démocratiques, plus larges, plus egalitaires que celles des montagnards euskariens.

Si l'on me parle d'émancipation philosophique et de civilisation intellectuelle, j'ose prédire que chez aucun peuple cette dernière et sublime phase de la grande révolution ne sera plus radicale, plus complète, plus rapide.

J'en dirai les raisons quelque jour.

L'Esprit français serait aujourd'hui trop faible et ténébreux pour les comprendre.

Quant aux Basques, le christianisme symbolique est sur le point d'éprouver au milieu d'eux une métempsycose que moins d'un demi-siècle verra s'accomplir.

En attendant, il sera également impossible aux libéraux espagnols de subjuguer ce peuple né libre, ou de le gouverner avec d'autres lois que les siennes.

C'est là, j'en conviens, un fâcheux embarras pour les fabricants émérites de chartes-vérité et de gouvernements à bon marché ; mais que faire ? Je n'y sais de remède qu'une bonne guerre d'extermination.

Allons sophistes, encore quelques ordres impitoyables !

Redoublez de surveillance par terre et par mer, centuplez vos bataillons - de ligne et vos escouades de police ; traquez-moi de toutes parts ces paysans héroïques qui luttent et triomphent désarmés ! Encore quelques incendies, encore quelques massacres !

Je ne dis rien qui ne soit littéralement vrai.

Otez le nom de D. Carlos à la guerre que soutiennent les Basques, et les régiments français sont en marche sur Elizondo, baïonnette en avant.

Ils parlent de liberté et de civilisation. Les Barbares !

L'UN DES VOYANTS.

I.

Les Navarrais ont un Roi, les Bizkaïens un Seigneur ; et ce Roi-Seigneur est D. Carlos.

Que nous parlez-vous donc d'Isabelle et de Christine, libéraux-sophistes de Madrid ? Nous ne savons qui est Isabelle, et nous ne connaissons pas Christine.

Jamais l'étrangère ne sera proclamée Reine à Pampelune et Dame à Guernika.

Ignorez-vous que la liberté constitue pour les trois républiques de la Bizkaïe et le royaume de Navarre un privilège national ?

Savez-vous ce que signifie en définition le mot privilège ?

Il désigne une loi privée, une constitution particulière dérivant d'une individualité distincte et d'une nationalité indépendante.

Lisez la royale chronique d'Alphonse.

Vous verrez que jusqu'à l'année 1551 la république des Alavains eut une infinité de Seigneurs de diverses contrées ; tantôt le Seigneur de Bizkaïe, tantôt un Ricombre de Navarre ou un Infant de Léon, souvent même un chevalier étranger renommé pour sa vaillance et loyauté.

Lisez Mariana.

Vous verrez qu'au printemps de l'année I552, les Députés de cette partie de la Cantabrie que Von appelle Alava vinrent trouver le Roi de Castille, à Burgos, pour lui offrir le titre de leur Seigneur.

Alphonse, transporté de joie, se rendit aussitôt à l'assemblée générale des Alavains, réunie, selon l'antique usage, dans la plaine d'Arriaga.

Il y fut reçu par les Laboureurs, les Écuyers et les hommes de ville de la contrée, en présence de l'Évêque de Calahorra.

Ce Prélat tenait entre ses mains la Croix et l'Évangile, sur lesquels les serments respectifs devaient être prêtés.

Le traité juré entre la République et le Seigneur, roi de Castille, porte entre autres clauses :

1 ° Que le Seigneur ne pourra regarder le pays d'Alava comme sa propriété.

2° Qu'il ne pourra exiger aucune espèce d'impôt.

3° Qu'il ne pourra acheter ou bâtir ni ville ni village, ni forteresse, ni palais, dans le territoire de la République.

4° Enfin, que les Alavains conservent intacte la constitution démocratique des Cantabres leurs aïeux ; et que si quelqu'un, soit national, soit étranger, ose attenter aux droits de leur indépendance, chaque Alavain pourra le poursuivre avec armes et lui donner la mort.

Le Seigneur des Alavains est D. Carlos, Roi de Castille.

Mais vous, libéraux-sophistes de Christine, qui prétendez ravir brutalement à ces nobles Alavains leurs assemblées nationales et leur liberté, que leur proposez-vous en échange ? Faut-il le dire ?

LE DROIT D'ENVOYER UN PROCURADOR AUX CÙRTÈS DE MADRID !

II.

Sophistes de Madrid, savez-vous l'histoire ? Écoutez bien.

Sous le règne de Henri de Castille, 3e du nom, le fisc ennemi renouvela contre les Guipuzkoans la demande d'un léger impôt appelé « pedido » et que le Roi Jean avait prétendu établir sur les provinces comprises entre l'Ebre et les Pyrénées.

Il arriva aux ministres du Roi Henri ce qui était arrivé aux ministres du Roi Jean. Les villes et communautés du Guipuzkoa se réunirent par députés à Tolosa.

Il fut dit là que les Cantabres étant des hommes nobles et libres, qui se gouvernaient par les lois de leurs ancêtres, ne devaient ni tribut ni impôt à qui que ce fut.

Il fut arrêté que le pedido serait refusé ; et pour l'exécution de ce refus, l'assemblée décréta les mesures suivantes :

1° Que tout collecteur de Castille qui mettrait le pied sur le territoire de la République serait pris au corps et amené devant l'assemblée générale d'Uzarraga pour y être jugé et condamné à mort.

2° Que tout Guipuzkoan cité par devant la cour prévôtale de Castille refuserait de comparaître.

3° Que si le fisc de Castille se permettait de saisir les denrées et marchandises annuellement expédiées aux provinces voisines par les Guipuzkoans, les propriétaires des marchandises saisies préviendraient incontinent les magistrats du pays.

4° Que la nouvelle de cette saisie serait publiée à son de trompe dans tout le Guipuzkoa.

5° Que l'assemblée générale se réunirait immédiatement à Uzarraga, où il serait ordonné du rétablissement et de la restitution des objets saisis.

6° Qu'à cet effet, tous les Guipuzkoans depuis" seize, jusqu'à soixante ans prendraient les armes.

7° Enfin, qu'une étroite amitié et fraternité serait jurée entre les villes et les communautés du Guipuzkoa, comme au temps du Roi Jean ; et que chacun sacrifierait tous ses biens et sa vie pour maintenir le pays en droit et justice.

Le fisc de Castille, informé de cette délibération, n'osa plus parler de pedido.

III.

Libéraux-sophistes de Madrid, savez-vous l'histoire ? Écoutez bien.

Henri de Castille, 4e du nom, fit un voyage dans les Seigneuries au temps où les factions guerrières des Ganboins et des Ognazines remplissaient la Cantabrie de leurs discordes.

Le Juif Gaon, ministre de ses finances, s'imagina que la présence du Roi parmi les Guipuzkoans était une circonstance des plus favorables pour leur extorquer de l'argent.

Mais au lieu du pedido qu'il s'avisa de réclamer ; certain Guipuzkoan lui donna de son épée au travers du corps dans la ville de Tolosa.

A cette nouvelle, Henri, qui s'était avancé jusqu'à Fontarabie, revint sur ses pas à Tolosa, suivi d'une escorte nombreuse ; et, dans le premier feu de son emportement, fit abattre la maison dans laquelle ce misérable avait été tué.

Les Tolosans, informés de son approche, avaient pris leurs armes et s'étaient réfugiés sur les hauteurs qui dominent leur ville.

Que répondirent les hommes libres de la montagne aux envoyés du Roi-Seigneur ?

Écoutez bien :

« Les Basques sont les représentants de la nationalité ibérienne.

Ils ont prodigué leur sang pour la défense de la liberté espagnole, contre les Celto-Gaulois, contre Carthage et les Romains.

Ils ont été la terreur des Visigoths pendant trois siècles.

Ils ont restauré l'Espagne en chassant les Maures qui l'avaient conquise en dix-huit mois sur les Barbares.

Les luttes des Basques contre les Califes d'Occident ont duré plus de six siècles. Le petit comté de Castille n'existait même pas encore, alors que notre peuple comptait déjà dans les vallées des Pyrénées trois mille ans d'une existence éclatante et d'une gloire européenne.

En reconnaissance du service capital que les Républiques pyrénéennes ont rendu aux Castillans, nous ne leur demandons qu'une seule chose : c'est qu'ils nous laissent jouir en paix de nos lois et de notre liberté, héritage de nos pères conservé au prix de tant de sang et de si glorieux travaux.

Mais si jamais les Castillans se montraient ingrats et injustes à notre égard, ils apprendront à leurs dépens quels furent et quels sont encore leurs maîtres dans l'art de la guerre et leurs libérateurs des montagnes.

Relativement au pedido injustement réclamé et à la mort du Juif : le Guipuzkoan intrépide qui a tué ce publicain a bien mérité de ses frères ; sa cause est la nôtre à nous tous. Vous direz cela au Roi Henri.

Vous lui direz que, jusqu'à l'année » 1200, les Guipuzkoans ont proclamé sous le chêne une infinité de Seigneurs : tantôt le Seigneur de Bizkaïe, tantôt un guerrier de la maison de Larrea ou un Ricombre de Navarre, quelquefois même » un chevalier étranger brave et loyal.

Vous lui direz que lorsque les Députés de la République allèrent offrir au Roi de Castille, Alphonse-le-Sage, la Seigneurie du Guipuzkoa, à titre héréditaire, ce monarque fit éclater une grande joie.

Il eut hâte de se rendre à l'assemblée » générale des Guipuzkoans, et fut proclamé sous le chêne de Guerekiz, après » avoir fait serment trois fois de respecter les traités qui leur garantissaient l'intégrité de leur indépendance.

Retournez donc au Roi Henri, et rappelez-lui l'article fondamental de notre constitution républicaine ; il est conçu en ces termes : « *Nous ordonnons que si quelqu'un, soit national, soit étranger, voulait contraindre quelqu' homme, femme, peuplade, bourg ou ville du Guipuzkoa à quoi que ce soit, en vertu de quelque mandat de notre Seigneur Roi de Castille, qui n'aurait point été agréé et approuvé par l'assemblée générale, ou qui serait attentatoire à nos droits, libertés, lois, fors et privilèges, il lui soit incontinent désobéi; s'il persiste, qu'on le mette à mort.* » »

Telle fut la réponse des Guipuzkoans.

Henri reconnut qu'elle était conforme à la vérité et à la justice : il s'en retourna comme il était venu, et il ne fut plus question de pedido.

Mais vous, libéraux-sophistes de Madrid, de quel droit prétendez-vous, au nom de Christine, imposer ce peuple libre pour un pedido de sept millions ? serait-ce le droit inique de la guerre ?

Il vous reste à faire la conquête de la Cantabrie et de la Navarre. Malheur !...

A d'autres plus terribles que vous ces vallées furent fatales.

Là dorment, sous l'herbe ensevelis, les ossements des centurions romains, des chevaliers francs et visigoths et des scheiks arabes. Malheur !

La baïonnette navarraise deviendra célèbre comme l'ancienne hache d'armes des Vascons.

L'art nouveau de la guerre est plus favorable aux montagnards que la mêlée des vieilles batailles. Une balle se décoche de plus loin qu'un javelot, un trait d'arbalète ; elle va plus droit au but.

IV.

L'indépendance des Basques a souvent excité la haine jalouse de leurs voisins.

L'idée de fondre leurs belles provinces dans l'unité monarchique espagnole date de près de dix siècles.

Alphonse III, d'Oviedo, surnommé le Grand, ayant attiré à sa cour le brave et fidèle Ximenez, Seigneur des Bizkaïens , le fit enfermer dans un cachot et envoya une armée faire la conquête de la Bizkaïe sous la conduite d'Odoaire.

Les Bizkaïens irrités marchèrent à la rencontre de l'ennemi. La bataille fut livrée à quelque distance de Bilbao, dans cette plaine aride et rocailleuse qui porte depuis lors le nom d'Arrigorriaga, ou champ des pierres rouges, à cause du sang asturien dont elle fut arrosée.

Les Bizkaïens remportèrent une victoire complète. Odoaire resta enveloppé dans le massacre de ses troupes, et les misérables débris de l'armée royale se virent poursuivis jusqu'aux portes d'Oviedo.

Libéraux sophistes de Madrid, venez-en Bizkaïe, je vous montrerai la place où fut enseveli Odoaire.

Venez en Bizkaïe ; vous entendrez chanter aux petits enfants de la montagne, après neuf siècles , l'héroïde qu'inspira cette victoire à nos Bardes improvisateurs.

La tradition rapporte que le duc Ximenez, enterré vivant dans les cachots d'Alphonse, n'avait pu supporter ainsi l'existence, et s'était rendu libre en se laissant mourir de faim.

Les chroniques du temps disent au contraire qu'il fut étranglé dans les souterrains par ordre du Roi.

Les Bizkaïens proclamèrent immédiatement, sous le chêne de Guernika, un jeune chevalier qui s'était fait remarquer par sa valeur brillante à la bataille d'Arrigorriaga.

C'est lui que les montagnards désignent encore sous le nom de Jaon-Zouri ou Seigneur-Blanc, soit qu'il eût une très blonde chevelure, soit qu'il portât un écu blanc et sans devise.

Tige de l'illustre maison de Haro, le Seigneur-Blanc descendait lui-même des anciens ducs des Basques transpyrénéens, dont le rôle avait été si éclatant dans la lutte des fédérations méridionales contre les Rois de Paris.

À la mort de Diego de Haro, le templier, sa fille Blanca fut reconnue comme Dame de Biscaye. Mariée à l'infant Don Juan, elle apporta à la maison royale de Castille un titre honorifique que celle-ci a toujours conservé.

Gloire aux Biscayens, véritables Cantabres, parmi lesquels fleurit éternellement la démocratie pure, sans la tâche des Ibères, nos ancêtres.

Lorsque le Seigneur, roi de Castille, est appelé en Biscaye, les montagnards sortent à sa rencontre jusqu'au chêne de Malata... Avant de poser le pied sur le territoire de la République, il doit jurer qu'il respectera l'indépendance des Cantabres.
Il prête serment à Bermeo, à Larrabezúa, et dans toutes les

communautés et cités qui le lui demandent. Enfin, il jure sous l'arbre de Guernica, lors de l'assemblée générale des Biscayens, comme l'a fait Charles Quint en son temps (le nôtre), et comme l'avaient fait auparavant Ferdinand et Isabelle.

Le Biscayen garde la tête couverte devant son Seigneur : il est son égal lorsqu'il l'accompagne. Il l'appelle simplement Jauna (Seigneur), comme s'il était l'un de ses pairs.
En quoi le roi de Castille serait-il plus qu'un Biscayen ? Depuis qu'il y a des rois dans le monde, seules deux Républiques — Rome et la Cantabrie — ont produit des hommes de ce tempérament : fiers et libres, qui à peine considèrent un roi comme leur égal.

V.

Sachez, sophistes libéraux de Madrid, que les Basques ont toujours rejeté avec mépris votre libéralisme bâtard, et avec horreur votre joug infâme.
La régénération des Barbares est une pénible convalescence : vous n'êtes progressifs qu'à reculons.

Les Basques sont tous égaux, tous libres, de droit et de fait ; et parmi vous le pauvre peuple ? réduit à la condition des Ilotes, n'est qu'un vil troupeau d'individus qui n'ont rien de l'homme.

Vous voulez franciser la Castille ; les Espagnols nos voisins peuvent gagner à ce changement : nous Basques, nous ne pouvons qu'y perdre. Vos institutions progressives seraient pour nous rétrogrades.

Les Basques sont un peuple-modèle ; ils ne veulent imiter que la République de leurs aïeux.

A qui donc parlez-vous de Charte et croyez-vous avoir inventé la liberté, charlatans d'hier qui demain ne serez plus ?

Savez-vous ce que c'est qu'une monarchie populaire ? un gouvernement représentatif ? une charte libérale ? un trône républicain ?

Je vais vous l'apprendre. Écoutez bien !

VI.

L'institution de la royauté en Navarre date du neuvième siècle.

Jusque-là les Navarrais avaient eu à leur tête, comme les autres familles de la fédération cantabrique, des Jaon ou Seigneurs que la loi leur permettait de changer jusqu'à sept fois en un jour.

Toute l'Espagne, jadis gothique, était alors musulmane, à l'exception de quelques vallées des Asturies et de l'Aragon, et de la patrie des Basques.

Les Navarrais, pour mettre fin aux contestations que le partage du butin fait dans chaque guerre sur les Maures ne manquait jamais de susciter, prirent le parti de remplacer la dignité militaire des Jaon par la magistrature héréditaire de la royauté.

La préface du Code ou For navarrais place aussi la dégénération des vertus antiques au nombre des motifs qui déterminèrent les Navarrais à se donner un Roi.

Réunis en assemblée générale, les montagnards rédigèrent la loi fondamentale de leur nouvelle constitution monarchique.

Elle fut placée en tête du For national et s'exprime en ces termes : « Premièrement, il a été établi un *for* délire, un Roi pour toujours.

Mais afin qu'aucun Roi ne puisse jamais nuire à la nation qui lui a donné tout ce qu'elle a conquis sur les Maures, il fera serment, le jour de son élection, sur la croix et l'Evangile, de rendre aux Navarrais bonne justice ; de ne jamais attenter à leurs fors, mais de leur donner au contraire plus d'extension ; enfin de partager ses conquêtes avec les Ricombres, Infançons, cavaliers, hommes de ville et tout le peuple, sans jamais en faire part aux étrangers.

S'il arrive qu'il soit roi d'une autre terre ou d'une langue étrangère, il ne pourra introduire à son service dans la Navarre plus de cinq hommes de son pays.

Le Roi ne pourra tenir cour ou conseil sans l'assistance des Ricombres Navarrais : il ne pourra faire ou conclure ni guerre, ni paix, ni trêve avec ou contre aucun Roi, aucune Reine, sans l'avis de douze Varones ou hommes sages.

Le Roi de Navarre ne pourra se marier qu'à une princesse ; et les enfants » du roi décédé seront exclus de la succession au trône s'ils ne sont issus d'une » mère dont la condition était égale à celle du Roi.

Si le Roi meurt sans postérité, le peuple, les écuyers, les Infançons, les Ricombres et le clergé en éliront un autre.

Le jour de son couronnement, douze Varones feront serment sur la croix et l'Évangile d'avoir soin de la personne du Roi, de l'État et de la conservation des fors.

A ces modifications près, la constitution navarraise n'a rien perdu de son intégrité républicaine.

Le Roi de Navarre, responsable personnellement, n'est que le premier magistrat de la république.

Le pacte social ne lui confère que le pouvoir exécutif dans la signification la plus restreinte de ce mot. Il n'a même pas l'initiative de la proposition des lois.

Le pouvoir législatif réside exclusivement dans la représentation nationale des Cortès.

Les Cortès navarraises se composent des Hommes ou Députés de toutes les villes et communes du royaume, nommés en assemblée primaire.

Leur nombre s'est élevé souvent à plus de quinze cents personnes, sans compter les Écuyers, douze Ricombres, l'Évêque de Pampelune et cinq Prieurs représentant le clergé.

Les Députés votent individuellement, sans distinction ni privilège.

La réunion des Cortès a lieu de droit une fois au moins par an, sans édit de convocation de la part du Roi.

Une junte ou conseil nommé par l'assemblée générale gouverne le royaume dans l'intervalle des sessions.

La durée des sessions est illimitée ; les Cortès seules prononcent leur clôture.

Elles admettent quelquefois à leurs séances quelques Officiers nommés par le Roi, mais ils n'ont que voix délibérative.

Les Cortès navarraises votent toutes les lois, font tous les règlements judiciaires et administratifs, déterminent la quotité de l'impôt et le mode du prélèvement, vérifient tous les comptes de recette et de dépense publique, et confèrent presque tous les emplois civils.

Chaque Député reçoit de ses commettants un cahier de leurs réclamations et griefs, qu'il appuie avec énergie, et ce constant usage équivaut en Navarre au droit de pétition.

Les Cortès, avant de se séparer, offrent au Roi, à titre de présent, une légère contribution. Elles la refusent quelquefois ; mais rarement l'assemblée nationale a l'occasion de témoigner ainsi son improbation à la conduite du chef de l'État.

Enfin, le for Pampelonnais dit en termes formels : « *Que si le Roi se permet la moindre atteinte envers la moindre des libertés garanties par la constitution, les Navarrais seront par là même dégagés du serment de fidélité, et pourront élire d'autres Rois et Reines.* »

Les cérémonies de la proclamation des premiers rois de Navarre portent l'empreinte du génie indomptable et fier de cette nation et de ses mœurs chevaleresques.

Les Aragonnais les adoptèrent lorsque leur comté fut érigé en royaume en faveur de Sanche Ramire, fils naturel de Sanche lll de Pampelune, surnommé le Grand.

Le Prince royal ayant plié le genou devant le plus ancien des Varones ou hommes sages, le vieillard lui adressait cette question : Ô toi, qui n'es pas plus que chacun de nous et qui es moins que nous tous, jures-tu de défendre nos fors et notre liberté ? Je le jure ! répondait-il.

Eh bien ! sois notre roi ! criait le peuple.

Ainsi la royauté était conférée en Navarre à peu près comme la chevalerie.

Le For navarrais déclare en effet que, le jour de la proclamation du Roi, nul ne pourra être armé chevalier dans le royaume, et que le Prince royal, conduit par une députation des Cortès, ira s'enfermer seul dans l'église de Pampelune pour y faire une nuit sa veille d'armes, avant de recevoir l'épée et la couronne de Roi. Voici les termes du serment prêté par tous les Rois de Navarre, à la cérémonie de leur couronnement.

« Nous jurons aux Navarrais, sur cette Croix et Évangile que nous touchons de notre main, et à vous Prélats, Ricombres, Infançons, Hommes et Députés des villes et communes, et à tout le peuple, relativement à vos droits, libertés, lois, fors, privilèges et franchises, savoir : que chacun d'eux sera par nous religieusement observé, conservé et maintenu durant tout le temps de notre vie.

» Nous jurons de ne jamais les empirer, mais au contraire de les rendre meilleurs et plus favorables.

Nous jurons de réparer tous les griefs qui vous ont été faits par nos prédécesseurs, par nous ou par nos Officiers, ou qui à l'avenir vous seraient faits ; et ce sur le droit et justice qui nous seront remontrés. »

Il faut savoir que les Navarrais, le peuple du monde le plus jaloux et le plus fier de sa liberté, exigent souvent du nouveau monarque un serment d'une excessive longueur, rédigé par les Cortès, et dans lequel on voit figurer l'énumération textuelle des principaux fors ; entre autres celui qui porte que : « Nul homme ou femme de Navarre qui fournit caution suivant son for ne peut, sous aucun prétexte ou pour aucun motif, être détenu ou conduit en prison, à moins toutefois que le prévenu n'ait déjà été jugé pour brigandage sur la voie publique ou crime de haute trahison. »

Aux yeux de la loi navarraise, il n'est rien de sacré comme la liberté individuelle.

A ce sujet l'on a souvent cité comme modèle le texte d'un serment d'association prêté par quelques Députés des Cortès pampelonnaises durant la minorité de Thibaut II, fils du Roi troubadour.

« Nous jurons par le Dieu vivant, sur la » Croix et les Evangiles, que si D. Thibaut ne jure les articles tels qu'ils sont énumérés dans la présente Charte, il ne sera point Roi de Navarre, et qu'il ne sera tenu pour Roi et Seigneur qu'après avoir fait ce serment.

Nous jurons que si D. Thibaut voulait arbitrairement mettre hors la loi du For quelque Ricombre, Écuyer, Infançon, homme ou femme de Navarre, nous prendrons tous les armes pour que réparation soit immédiatement faite et l'arbitraire détruit.

Que tous ceux qui ont conclu le présent accord le fassent adopter et exécuter dans toute la Navarre.

Que si quelqu'un d'entre nous y contrevient lâchement, il soit déclaré traître à la patrie, et que ses armes ni celles d'autrui ne le préservent de la mort. »

Le serment de fidélité prêté au Roi par les Varones de la montagne, au nom du peuple navarrais, mérite d'être remarqué.

« Nous Varones de Navarre, en notre nom et en celui de tous les Infançons et Guerriers, jurons sur cette Croix et Évangile que nous touchons de notre main, de fidèlement servir votre personne et votre terre, et de vous aider de tout notre loyal pouvoir à maintenir et défendre nos fors et notre liberté. »

Les autres cérémonies du couronnement sont très-simples.

Le Roi debout à l'autel, en costume d'Ecuyer, ceint lui-même l'épée, emblème de son pouvoir militaire ; il la tire du fourreau brillante, et l'agite en l'air trois fois.

Il se couronne de ses propres mains : lui-même il prend sur l'autel le sceptre et la pomme d'or, puis s'élance sur un large bouclier, avec lequel les Ricombres et les Députés des villes l'exaltent et le montrent au peuple au cri de Roi trois fois répété, « Et ce fait (écrivait un Vice-Roi de Navarre au Roi de France Philippe-le Hardi), le Roi s'en va en son hostel et chacun au sien et va chacun là où il veut. Ni autres fêtes, ni autres hommages, le Roi ne reçoit des Navarrais, ni eux de lui plus que ce qui est dit. »

VII.

L'origine des Basques se perd dans les mystères de l'antiquité primitive.

Elle se rattache au monde social détruit en Occident par l'invasion celtique, à des civilisations éteintes et des âges historiques ensevelis dans un profond oubli, sur lequel planent aériens quelques vagues souvenirs de genre humain type et primitif, de lumière pure et de parfaite liberté.

Ignorés de la civilisation nouvelle, les Basques s'ignorent eux-mêmes. Leur agilité physique, leur caractère franc et jovial, leur fanatisme de la patrie et de la liberté, leurs mœurs hospitalières et leur génie belliqueux sont passés en proverbe; et la singularité la plus frappante d'une destinée toute exceptionnelle dans l'ordre de l'humanité, c'est qu'un tel peuple ait pu traverser avec tant d'éclat une période de près de cinquante siècles sans avoir révélé son vrai nom à l'histoire des barbares.

Sophistes ignorants de Madrid, dites-moi pourquoi les hommes libres des Pyrénées ne sont ni Vascons ni Cantabres, et préfèrent à ces noms resplendissants de gloire un nom mystérieux inconnu de l'étranger ?

Dites-moi pourquoi ils s'appellent Eskaldun, leur territoire Eskal-Herri, leur idiôme Euskara ?

Pourquoi, lors de la conquête de l'Espagne par les Maures et l'extermination des Visigoths, les Basques, resserrant les nœuds de leur fédération, arborèrent un étendard surmonté de trois mains sanglantes, avec cet exergue ibérien : Irurakbat, les trois n'en font qu'une ?

Quel philologue d'entre les barbares n'a jamais connu le prix de l'idiôme original et parfait auquel ces montagnards doivent leur nom de peuple, bien antérieur à l'irruption des hordes celtiques qui

apportèrent, avec la nuit, dans le Midi, le babélisme de leurs âpres dialectes ?

Les Ibériens ou Basques antiques portaient le même nom distinctif de Eskaldun.

Qu'étaient en effet ces aborigènes durant l'âge primitif, alors que des fédérations patriarcales couvraient le sol de cette belle péninsule, et que des chênes semblables à celui de Guernika ombrageaient le sénat de chaque République ?

Des hommes libres, des hommes habitant l'Ibérie, des hommes parlants euskarien.

VIII.

L'irruption des Celto-Gaulois en Espagne, trois mille ans avant l'apparition du Nazaréen civilisateur, trois mille ans après le déluge de la rénovation terrestre, paraît avoir détruit le primitif empire des Ibères, et déterminé l'établissement des Euskariens-Basques dans les Pyrénées Occidentales.

A dater de cette invasion première, la scène européenne a vingt fois changé de décorations et d'aspect. Les diverses générations des barbares s'y sont écoulées comme des flots rapides qui élèvent tour à tour sur leurs rivages des retentissements sonores et des murmures orageux ; et dans ce mouvement perpétuel, le petit peuple euskarien, immobile comme les rochers tutélaires de ses montagnes, n'a subi ni changement ni altération.

La main du temps n'a point imprimé de rides sur sa physionomie : elle n'a point effacé un seul des traits qui la rendent si singulièrement originale, ni terni le plus légèrement la fraîcheur de sa couleur primitive.

Sans cesse aux prises avec les conquérants et les dominateurs barbares de la Péninsule et des Gaules, on l'a vu déployer dans la défense de sa liberté un héroïsme opiniâtre ; assailli de toutes parts, se débattre et lutter grandissant chaque jour d'énergie et d'exaltation, briser dans la main de ses oppresseurs le joug qu'on lui voulait imposer, et terminer toutes ses guerres par des victoires ou par des traités de paix.

L'Euskarien se délassa quelques jours de ses travaux guerriers après l'expulsion des Maures.

Toujours laborieux, il donna par la culture à ses vallées agrestes l'aspect d'un jardin, bâtit des villes, creusa des ports, aplanit des chemins spacieux sur des précipices, embellit de toutes parts son séjour, et fit briller sur ses rochers un reflet de la civilisation de ses pères.

Bientôt, entraîné par son génie entreprenant, il chercha de nouveaux périls et de nouvelles gloires.

Sur la foi des traditions ibériennes, il annonça aux barbares de l'Occident l'existence de l'Amérique. Il construisit des vaisseaux, vogua vers les Canaries, et, par ses découvertes et son exemple, donna l'essor aux prodiges modernes de la navigation (1).

Le premier il courut attaquer sur les parages les plus dangereux de l'Océan le plus puissant de ses monstres, et remporta ainsi le dernier et le plus beau triomphe du génie de l'homme sur la nature (2).

Parfois encore, appelé aux combats pour la cause de ses amis et de ses alliés, le montagnard pyrénéen jetait sa vaillante épée dans les balances de la victoire (3).

Habile à forger des armes meurtrières comme à s'en servir, il donna toujours et partout l'exemple d'un génie industrieux et d'une valeur indomptable.

L'invention des mines et celle de la bombe, que l'on doit à deux Basques (4), ont changé l'art de la guerre et des sièges ; il ne reste de forteresses imprenables dans l'univers que les montagnes défendues par des hommes libres.

(1) Découverte des Canaries par les Guipuzkoans en 1393.

(2) Pêche de la baleine par les Basques Labourdius, en 1521.

(3) Bataille de Pavie.

(4) Pierre de Navarre. Renaud d'Eliçagaraï.

Représentation de Jaun Zuria (IA)

IX.

Bizkaïens, écoutez-moi !

Plus d'une fois, depuis les siècles, le chêne de Guernika s'est courbé jusqu'à terre, sous les efforts des barbares, pour se redresser triomphant.

Les brigands soldés de Christine ont abattu le chêne de Guernika.

Les Cantabres le relèveront avec gloire, et les Hommes de la République iront de nouveau s'asseoir sur les banquettes de pierre qui entourent l'arbre de la liberté.

Bizkaïens ! replantez auprès du chêne antique un nouveau rejeton ; qu'arrosé de votre sang, il croisse et grandisse vers le ciel pour donner à son tour l'ombrage de quelques siècles à la liberté de vos enfants.

Ses rameaux sacrés que les Ibères des Pyrénées doivent distribuer un jour, deviendront le gage de l'affranchissement et de la fédération des Peuples. Aërio !

FIN.

Augustin Chaho le voyant,
Musée Basque de Bayonne

Le chêne de Guernika
repousse lentement surement

Aux Editions Restalrig

De Héraclès Harixcalde Logan :

Mysterium Australis I - *Kubrick et l'Etat Profond* (Essai)

Mysterium Australis II – *L'Apocalypse de Logan : Comment pêcher un Léviathan ?* (Roman)

Mysterium Australis III – Le Retour des Templiers : Karma Chrétien, Service Public et futur de l'Occident. (Essai)

Traductions et rééditions :

Biarritz : Pour la domination du monde ! de Hermann Goedsche aka. Sir John Retcliffe

Jacques VI d'Angleterre et le mystère du Gowrie de Andrew Lang

Publications à venir :

Les galères d'Ulysse ou une histoire de l'humanité en abrégé, traduction libre de l'Odyssée par Jean Pierre Harixcalde corrigée par son fils. (Mythologie).

Où est passé Gilgamesh ? ou PI = 292 / (3^4 + 12), la recherche de l'équilibre naturel par l'isopséphie, essai de Héraclès Harixcalde Logan.

Articles et vidéos :

Retrouvez mes articles sur X (@HeraclesHarix),
Substack (@heraclesharixcalde)
et mes vidéos sur YouTube (@HeraclesHarixcaldeLogan)